

L'ANNÉE DES ADOLESCENTS ZINAÏDA-NICOLAS

Le 6 janvier

Zinaïda s'est endormie sur le livre de contes de l'Épiphanie où les noirs tellement aptes à ramasser les déjections dans les rues et à les jeter dans le fleuve où ils vont ensuite se laver, s'étaient déguisés en boeufs bouffons dans les arènes, aussitôt piétinés par les taureaux ; puis d'autres défilaient et dansaient en costumes carnavalesques avec des clochettes et le visage enduit de cirage noir sur noir, guidés par le chef, le chorizo, dit aussi "le boudin", entrant dans les maisons pour réclamer les restes de tripes du cochon mort et s'enguirlandant avec, tout dégoulinants de graisse et de sang ; puis il vendent à la criée ce dont personne ne veut : la couenne, les poils, le groin, la queue, tandis que d'autres pour montrer la puissance de leur machoire d'âne soulèvent ce qu'il y a de pire autour d'eux : plots de béton, armatures, bureaux d'écoliers, sacs de guano de cent kilos. Quand ils passent les habitants crient "To ! To !", qui est le cri du cochon, ou imitent la chèvre, ou leur crachent dessus, y compris les indiens qui ne travaillent pas dans les champs. Puis pour se détendre après tout ça ils vont blanchir les murs à la chaux. On dirait une histoire de sa mère.

Le 8 Février

Demain Nicolas veut assister au récital de son ami Dominique Merlet au Grand-Théâtre. Il a rêvé d'un horrible jugement et que Zinaïda enceinte de Nycéphore était reçue chez lui, dans sa maison qu'il occupait avec une Zinaïda qui n'était plus Zinaïda ! Une maison du côté du Dorn avec ses quinze glaciers autour du glacier géant du Gorner, immense reptile allongé. Le chien savant qui fait des bonds sur la route. Et les filles féministes qui viennent frapper à la porte ! Nicolas leur explique que c'est *une distraction du chien*.

Le 18 Février

Fraîcheur de neige et pépiements lointains pour Zinaïda en sortant du côté de chez Médard, mais seulement le sol humide : pas de neige. Elle se souvient des feux aux fenêtres pour Noël, des petites lanternes dans l'obscurité et de Mémé marchant à l'appel des cloches avec les vieux du village, à travers les ruelles en pente jusqu'à l'église, et des vaches meuglant dans les écuries au passage. Il est dix heures ; elle s'était couchée à minuit moins le quart. Herbe vert-noire et feuilles noires pliées. Il a dû pleuvoir à peine dans la nuit à un moment où Zinaïda entendait comme un ronronnement : elle avait laissé la trappe du tirage ouverte en se couchant et le feu de Mémé avait repris tout seul ; tout de suite elle s'est levé : le feu était reparti très fort rongéant le dessous de l'énorme bûche ; un vibration : Mémé avait laissé la porte du frigo entr'ouverte. On est vendredi et c'est la semaine qui vient que Zinaïda doit passer la journée à l'Asile. Elle pense à la voyante qu'elle a vue avec Bernardine et qui lui a dit qu'elle la voyait avec quelqu'un "comme un père" dans le Nord.

Elle a vu le film envoyé par Hill des États-Unis où il courait de toit en toit après avoir joué à cambrioler l'école, se cachant derrière les cheminées avec l'Empire au loin, sur la trace de Rocco Barbella ou comme quand Rocky Marciano demande un casque à Irving Cohen.

Dans sa lettre Nany explique qu'Antón est aussi pilote de course et Nycéphore écrit "qu'on essaie de parfaire l'inachevé dans l'enfant mort avec la *mouquiere* au nez. On ajoute des tenues de petites mariées dans le cercueil de la fillette. On donne une pièce au nouveau-né romain mort pour l'au-delà et on le dessine plus âgé. Colliers prophylactiques avec des perles en or et des dents de cerf. C'est à la fin du XIIe qu'on invente les Limbes en même temps que le Purgatoire." Pendant ce temps-là les agneaux sont nés chez Yvon.

Le 22 Février

Vent fraîchissant ; mont lumineux : le ciel vert, le ciel bleu, quelques strati ; leur ombre mauve sur les sapins d'en face ; ils tirent leur armée. Montagne par ailleurs d'un vert crayeux où les façades de plein Est sont incendiées comme des tombes.

Le 28 Février

Noir de suie des monts à peine distincts après une journée très enso-

leillée. C'est là qu'il faut que Zinaïda raconte les tirages de cables, les versants retournés, les lieux-dits détruits, d'énormes rochers fendus par les chênes que le cable traîne ravageant tout, relayé par des poulies installées sur les plus forts troncs en bord de route ou bien autour des souches demeurées, relais pour sortir des butées et creuser d'énormes ornières sèches et malades de désertification. La douleur dans le ventre que rapporte un des deux *coupeurs* à Yvon (des faux bûcherons, des anciens gendarmes, des potes à Médard), et qu'elle entend d'ici, "au moment du premier tracteur qui n'avait pas ses quatre roues motrices : une hernie inguinale supportée toute une semaine sans rien dire, avec le plus grand mal à soulever les arbres". Les copeaux blancs, écailles d'os sur le sol en bord de route de cendre noire.

Le ciel d'un bleu remué comme les jus des peintures à l'huile au dessus des sapins ; la pluie qu'on attend, qu'on entend à travers les ramiges avant qu'elle nous atteigne. Elle voit à présent les *coupeurs* qui chargent les troncs tranchés dans le camion, qui les éclatent, pour certains trop lourds, à l'aide de coins de métal vrillés. Ils font deux remorques. Il montent à travers la montagne sur les parcelles au-dessous de chez Médard, ils défoncent, il ravinent tout, même s'ils sont braves et sûrement non circoncis.

Au merlin le frêne saute en deux d'un coup sec ; parfois le chataignier résiste davantage et certains chênes nouveaux ou anciens et gorgés de pluie. À l'endroit des enfourchements le gars fait sauter chaque moitié des troncs réunis de part et d'autre.

Le peuplier quelconque ne vaut rien : ni pour chauffage ni pour construction ; il faut les grands : ceux d'Italie, poussés très vite très haut et très droit et mieux feuillus.

Le 5 Mars

Zinaïda : "À 8h 1/4 la vérité sur les pentes fraîches ; le soleil à 360° des sommets neigeux : l'un face à l'autre les deux éblouissements. Beaucoup d'eau glacée dans le paysage, en suspension et sur les pousses, des verts lavés. Le feu reprend malgré ça comme un rien avec des débris de carton, des branches sèches."

Puis Yvon tue le coq. Battement des ailes, épouvantement blanc de l'âme ; le derrière du crâne se hérissé, la queue aussi, les ailes battent largement à plusieurs reprises dans un rythme déjà chaotique, un dernier cri

sort alors que la gorge est totalement tranchée et dégoutte des derniers filets de sang glaireux ; enfin les ailes se replient doucement, le duvet reste épanoui, dernière parade ; plusieurs spasmes réflexes, et la vie cesse en plein soleil.

Le 8 Mars

Zinaïda écrit : “Au-dessus de la maison de la grand-mère, le ciel tire ses fumées grises, ses nappes d’incertitudes. C’est jeudi. On ne sait si c’est le ciel qui ramène le brouillard avec les enfants ou ces derniers qui produisent le ciel.

Puis régulièrement, toutes les heures, un abat d’eau, pan du rideau de tulle qui se décroche du ciel et tombe à la verticale.

Parfois après cela : une éclaircie. Les oiseaux chantent continûment entre les troncs mouillés, mais c’est alors seulement qu’on s’en rend compte : *ce sont les fleurs tout à coup resurgissantes qui font entendre les oiseaux*. Les oiseaux sont le chant des fleurs, aussi sûr que les enfants installent le ciel peint. Tulipes bocagères aux formes moins bourgeoises que celles des fleuristes : blanches à liserets rouges, blanches à cœur jaune, rouges vermillon à incrustations d’or ; les crocus, les jacinthes blanches, bleues et mauves, les aubriettes parmes, les jonquilles et les primevères, le sang tremblant d’autres noms oubliés... Je sens le printemps à venir *et c’est toi*, tout comme je fus le ciel précédent.

Ce sont les moments où tu ne te morfonds plus, comme ces temps-ci (et tu as raison) où j’aime à retrouver nos endroits dans la forêt, autour de la maison, qui sont notre douleur et d’autres nos enchantements, nous appartiennent, zones de géographie amoureuse qui ont leur correspondance vers chez toi. Il y en a un pas très loin, dans la pente en contrebas de la maison à gauche d’ici, qui est celui de *l’acharnement à disparaître du 31 décembre*. Avec une sorte de joie sauvage j’avais décidé que ce serait fini. Je maintins en cela une sorte d’exaltation jusqu’au soir, et puis la nuit ce fut terrible : le mouvement inverse de soi ne tient pas longtemps.

Il y a aussi des vignettes amusantes à te raconter comme aujourd’hui par exemple celle de la rage à travers bois de ce gros con de Médard, où il s’acharne comme un bœuf contre ses souches.

Ici donc les fûts noirs, les frênes imbibés et leur peau de cuir ; l’écorce du pin dont les ruisselements entre les plis et les nappes qui les imbibent

font penser à un buvard aux absorbtions irrégulières ; les anciens piquets de la vigne moussus et pourris, gagnés de lichens verdâtres.”

Elle a disposé des pièges garnis de pointes au fond d'une fosse près de chez Médard pour voir s'il va tomber dedans, ce con !

Elle essaie de se souvenir d'un des poèmes de Nicolas de la suite Chequito Wiastersheim :

“Mon frère est sorti pour un temps des cercles de pierre granitiques,
 Jailli des grottes rugueuses
 Des tombeaux ouverts.
 Landes, bruyères et ajoncs
 Et la mer plus basse que lui.
 Il a rendu le soleil sacré captif qui brûle
 Dans le ciel amoureux.
 Mon frère creuse la nuit des leitmotives féroces
 Pour ses loups, sa hache.”

La nuit, sous la pleine lune qui se trouve à l'aplomb du faîte du toit, les constellations sont lancées depuis le dessus de la maison vers l'horizon opiniâtement dans l'air froid en contrepoint des feux blanc et or du village à droite serti dans les monts. À gauche grande trace bleue-grise autour de l'étoile polaire comme un immense dirigeable crevé dont la peau flotte encore depuis la guerre, fusiforme, éléphant vidé d'air, efflanqué, empreinte dans la fumée. Grondement du ruisseau en-dessous et au-dessus on ne sait si train ou avion.

Le 10 Mars

Zinaïda écrit à Nicolas : “... goutelettes sur les branchioles, chansonnettes dans le fond cruel des taillis ; tapis de bruns pourrissants rehaussés d'un vert ardent par les mousses sur les roches énormes et par quelques touffes d'herbe nouvelle.

Je supporte à peu près le départ, puis au bout de trois heures tu me reviens par la lumière inclinée sur le pré d'une pensée (“On ne peut rien concevoir sans la lumière”, tu disais), le souffle d'air d'un souvenir, etc... Je ne regarde pas en arrière mais je lance au-devant de moi, parmi l'intrication des branchages notre départ futur en roulotte.”

Elle a trouvé un magnifique couteau à sanglier perdu par un chasseur ; elle va installer des pièges contre eux aussi.

Le 11 Mars

Zinaïda écrit à Nicolas : “Je repasse par le théâtre des bois des décombres d’hier, et je vais au-delà. Je descends à présent des pentes aux récifs plaqués de mousses. Bruns des feuilles légers, plus proches du marron clair que des siennes foncées d’hier. Le sous-bois moins fourni, le ciel plus dégagé entre les arbres, il s’en déduit moins de pourriture.

Petit à petit, je commence à entendre le bruit du ruisseau, en contrebass ; la chienne me guide pour les meilleures voies, je saute, et je roule parfois, sans prendre garde.

Ce fait que toujours tu m’accompagnes, comme au tout début nous étions parmi les campagnes d’ici ; sentiment que tu me dis également, de partager tout ce qu’on voit avec l’autre. Et, dans ces bois tellement vastes que je ne les connais pas tous, lorsque je découvre un nouveau territoire, je m’isole en pensant à toi. Si je dégage un chemin, il mène vers toi.

Je passe sous des arcades faites d’arbres sauvages, encore veufs de feuillages, jusqu’à atteindre la luisance des buis aux verts toujours si crus, petites oreilles faunesques, incendiaires.”

Le 12 Mars

Nicolas écrit à Zinaïda : “Je viens de te parler, je te parle mais tu n’entends plus ; je suis étrangement flottant, vidé. Vite : j’ai envie de te voir et surtout de te serrer dans mes bras ; l’écriture jamais assez rapide. La vitesse, c’est la relativité même, comme dit le petit Paul. Vidé mais un peu rassuré par ta voix, malgré le temps atroce, sentiment dont les nuances étranges m’échappent, dont *l’énigme est liée à la rapidité à la dire*.

Je deviens fou sous la lune lycanthropique ! Je suis dans une angoisse créative, un tremblement fondateur, un étrange besoin, une macération du corps dont les cellules se dévorent entre elles, *faute d’Autre*.

Pas d’évolution dans la jalousie, mais c’est dans la fibre que ça diffère, même si la torsion et la douleur près du cœur sont les mêmes. *Nouveauté du tissu*. Ça tient à ça.

À d’autres moments je nous rêve dans la ville lumineuse flottante du *Normandie*. Avec une grande exaltation : comme s’il y avait un futur *au-delà de nous*. Le rêve, c’est la falaise. Tout arrive sans qu’on ait besoin de partir, hélas !

Le soulèvement du cœur suit la vague ; *je te sens près de moi*, je m’ap-

proche toujours davantage et, dans le même temps, je trouve insupportable que tu ne sois pas encore à ma portée tout en redoutant terriblement *la mauvaise surprise !*”

Zinaïda écrit à Nicolas : “Le ciel désorganisé par une atrocité maussade ce matin ; une sorte de quiétude ce soir. Je voudrais former des mots que tu puisses atteindre, goûter, sucer, mais ils arriveront froids, et tu les trouveras sans sucre. Je t’ai envoyé tout à l’heure un baiser sur la main, en soufflant, en espérant qu’il brûle tes lèvres. Je suis dehors à te parler dans le vide, je vois la lune aux voiles de danseuse alentie, le ciel enfin dégagé, la force admirable de tout cela. Toute la journée pourrie de pluie, les volets clos, j’ai travaillé cernée de tes portraits. “Il faut travailler sur le Nombre d’Or qui a désespéré Hermite ; les nombres avant les lettres.” tu disais.”

Le 13 Mars

Nicolas note : “Arrivé à Onnyx : crêpes et café avec grand-mère, rage et fureur contre le travesti. Pleurs. Café à V. “Maigri du visage et pâle”. Marivaux : comédien, buffet. Embrassade contre l’arbre (chien) puis cabane (érection). Propos d’enfant et de la dépression du post-partum. Retour à la roulotte : sandwiches en conduisant le cheval. Déposée avant la petite gare. Garde le chat avec elle, dans la panier.”

Le 15 Mars

Ils vont se promener et assistent au désastre des tronçonneuses des copains gendarmes de Médard (il y en a même un plus con que les autres qui écrit des poèmes, des mirlitonades), à l’arrachage forcené des houx et des buis luisants sur les pentes sous un ciel d’orage et une pluie fine vernissant tout. Les pentes sont devenues cavalcadantes de cailloux et de terre noire fumeuse, archaïques. Zinaïda voit partir les beaux buis comme l’avant-bras d’Yvon, le buis qu’elle aime creuser et ce “bois blanc” à tronc noir qui ne sert à rien pour le feu.

Les câbles claquent, des souches arrêtent le train ascendant de troncs qui butent ferme. D’autres énormes souches de plus de deux tonnes sur lesquelles l’autre jour s’acharnait en vain Médard, une fois arrachées dévalent en vacarme jusqu’au ruisseau entraînant des rochers éclatés du double de la taille humaine qui exhibent soudain des facettes inconnues, à vif. Il ne reste dans le paysage ravagé de caillasse que les baguettes des jeunes pousses de buis pelées comme des joncs nouveaux.

Le 17 Mars

Les revoilà dans le bois plus tard où l'on oublie des gestes, le cœur déjà trop fort au printemps qui picote dans le bras gauche et prédispose aux cauchemars, devant les très longs fûts laissés en longueur que les *coupeurs* éclatent avec les coins d'acier vrillé avant de fendre les tronçons au merlin. Zinaïda revient aux endroits qu'elle connaissait : il n'y a plus que des racines ravagées, des torsades de fibres, fragments de buis déchiquetés sans queue ni tête, des troncs de chênes moyens et de chataigniers.

De cet observatoire de repos calme qu'elle avait enfant dans les buis, surplombant la vallée d'où elle voyait partir les bergers avec leur troupeau de chèvres au printemps et l'hiver dans leur tenue de guides, de tout cet hiver de bois dans la forêt où, avant que Médard ne règne, on coupait proprement sapins, mélèzes et aroles dont les beaux troncs lisses une fois ébranchés et écorcés étaient jetés dans les dévaloirs, recueillis tout en bas et tirés par un mulet jusqu'à la scierie au bord du torrent, troncs qu'on retrouverait au printemps en planches et en poutres pour les chalets neufs avec le nom du couple et la date de construction au fronton, il ne restait plus rien. Ce n'était plus que la taille à l'aveugle d'une pierre récente, une silhouette informe avec un bonzaï de chêne hasardeux à côté, petites branches ouvrant des éventails sans parure. À quelque distance trois ou quatre jeunes fayards préservés et sur le sol les serpents noueux de chênes minces avec leur lichen, tandis qu'en face la colline intègre offre ses pins majestueux.

Ils se cachent de Médard en se réfugiant sur la pente en-dessus pour pouvoir l'observer à ramasser les grosses grumes en travers du chemin qui ravagent encore les pans coupés de la pente où il les tire avec un câble passé dans une poulie fixée aux plus grosses souches qu'il laisse. Il tire, grave de nouvelles ornières considérables. Ensuite, à l'orée du chemin il fait avancer en plusieurs bonds tous ces troncs qui sautent, se cabrent, se tordent, s'arrachent, perdent des branches. Puis de la lame sur son tracteur il pousse les troncs arrivés à mi-chemin dans les bas-côtés pour laisser monter de nouvelles traînes. Ces traînes par faisceaux qu'il rassemble, reptiles dans la poussière au lieu d'un train de bois flottants. Ensuite au bout du chemin il coupe les grumes en tronçons suffisants pour les charger à l'arrière du tracteur et de là les dépose sur un terre-plein où il les découpe en rondins

puis les refend.

Le voilà de retour qui ahane. Un autre des “géants”, rocher millénaire part dans le précipice avec un chêne tricentenaire et rebondit dans le flot des cascades, le câble casse sur le rocher et lance son lacet qui tranche la jambe du gros con au-dessous ; il tombe à genoux, hurle, le sang jaillit...

*

Ils n'ont pas abdiqué pour autant, et Médard revient l'après-midi avec un nouvel équipier sur les flancs barbarisés de lichen et de mousse, de terre noire ou plus rien ne tient, les derniers rochers en déséquilibre, avec des dévalis soudains irrépressibles.

Médard bourre comme un âne, malgré le poids excessif des talons de chêne : le treuil broute plusieurs fois et refuse comme quand on appuie trop ; le câble casse de nouveau du haut de la pente sur un vieux frêne où il avait fixé la poulie ; cette fois-ci le morceau d'acier coupé cingle en hauteur ; Médard l'évite de justesse. Dommage.

D'ici de si vastes dégâts ! Débris d'arbousiers, ronces féroces déchiquetées, pieds de genêts arrachés, lanières de frênes, de chêne, de hêtre, souches exhibant leurs troncs blancs, jetées de houx, et sur tout ce carnage le chant des mésanges, des merles et des bouvreuils, des portées d'hirondelles sur les fils.

Plus de frivolités ; rien que de brusques entassements. Vieux troncs de cerisiers dont l'écorce gris-noire et brune lustrée part en bandelettes défaites d'une momie. Cailloux étanches, terre obscure, gravats mêlés de copeaux, fouillis de piquants avenir, et, sous les derniers buis au feuillotement olive, dévalis de caillasse, de feuilles et d'ombre.

Voilà encore des exploits de contre-balance : le câble placé au sommet des fûts puis sur une souche en-dessous lui permet de franchir les derniers accidents du relief néantisé.

Enfin Médard s'attaque à un chêne énorme qu'il a dû atteindre à reculons, dans le dernier impraticable fourré à couvert sous les buis, ; un flot abondant et rougeâtre bouillonne tout à coup hors de la coupe en angle et met au moins une dizaine de minutes à s'épuiser parmi les restes d'huile grasse et filante sous les ombrages. Médard le tire ; il est colossal ; il doit trancher sa fourche en contrebas pour pouvoir le hisser. Le tronc avec sa fureur soulève une poussière considérable, fait sursauter à ses côtés quan-

tité d'arbres morts et tous les derniers qui sont encore debout ploient à mesure au passage ; plusieurs éclatent. Tout ce qui paraissait éternel craque.

Le 18 Mars

Nicolas note : “Levé tôt (8h 30). Couché tard (1h 30). Cette nuit assassinat du *Président de Corée* (?) L’espionnage, l’infiltration, les planques ! Les pellicules qu’il faut chercher avec la voiture de Roll, mais qu’on ne trouve qu’en 6 x 6. Les deux malfrats qui me menacent, pistolet sur la tempe. Enfin les conjurés me délivrent. Crêpes et café. Tout rangé dans la roulotte. 12h 15 Repas ; crêpes au fromage, café. 15h Coup au cœur et adrénaline (voiture qui traverse la route et saute le talus au-dessus de nous). Arrivée 16h 45. Repas, café, gâteau au chocolat. Pas de crêpes. On fait plusieurs fois l’amour : trop de foutre ; débords partout. Mais elle finit par jouir sur moi, très fort : “C’est le Paradis !” Descente au repas : quiche avec oignons et fromage. Grand-mère au lit. *Les Amants du Capricorne*. Amour ensuite. Discussion tard, avec des livres. Sanejouand (poulets vus l’an dernier à la Biennale). Lui montre ce que j’ai apporté. Rêve de valse pour Henriette. Nuit ok.”

Le 19 Mars

Nicolas note : “17h 15 Coup au cœur : punch + cigare ; stress. Zinaïda un peu molle, un peu saouïle, un peu indifférente. Monte dans la chambre “ranger”, un peu paniqué. Courrier gynéco : displasie. Repas : pâtes avec sauce, poivrons, oignons. Engueulade, désaccord. L’amour quatre ou cinq fois. Par dessus. Giclées légères. Nuit : cauchemars, estomac vide, palpitations.”

Le 20 Mars

Nicolas note : “Levé 6h 30 Zinaïda. Moi 7h. Miel au ginseng. 12h Marché : Cabanon du col : mauvais fromages puis gingembre et Saint-Marcellin. Mange sous abri près du torrent et de la cascade. Café au *Nyx*, trop noir ; *vide d’estomac continu*. Les Roches 17h Thé et grisaille. Vêtements noirs repris. R.V. avec sa mère. Retour vers 18h 45. Amour après fellation et cunnilingus. *Raz-de-marée* puis endormissement pour “restaurer l’estomac”. Levé mou. Repas omelette à l’oseille + reste de pâtes au parmesan + maïs grillé. Indigestion, lourdeurs... Nuit : palpitations, angoisse, cauchemars (les chancres vifs, les corbeaux durs, les coins fichés),

vide d'estomac. Trop chaud : je ferme le radiateur ; Zinaïda toujours somnambule ouvre la fenêtre. Ne faisons pas l'amour, malgré le lever en érection formidable et douloureuse.”

Le 22 Mars

“Oh ! Non ! Viens ! Je t'en supplie, viens ! Nicolas, viens ! Ne fais pas ça ! J'étais tellement, tellement heureuse ! Pourquoi tu m'as écrit cette première lettre, alors ? Pourquoi tu t'es simplement approchée de moi ? ! Tout le monde essaie de me consoler. Je pourrais faire semblant d'être bien en surface, comme avant de te connaître. Il fait si beau ici ; il y a une belle lumière. Zermatt est magnifique mais je n'ai aucune charge, moi, j'ai envie de crever ! Avec toi c'est comme si la souffrance était un passage obligé pour moi, comme si j'étais une petite fille, que ça serait douloureux sur le moment mais qu'après ça irait mieux ! Mais ça se passe pas comme ça. Elles sont si belles, ces lettres. À quoi ça sert si ça aboutit à rien ? Ça va plus. On va nulle part, alors ? Et la roulotte de chez Yvon qu'on devait retaper pour partir ensemble sur les routes ? Je t'aime. Quand je ne te parlerai plus dans ce vieux téléphone je l'enterrerai comme un être humain, tellement il m'a aidé ! Quand tu m'as dit que tu venais pas je l'ai jeté contre le mur, mais la bakélite est solide ! Le Cervin est tellement beau ! Je l'ai jamais vu aussi beau ! Pourtant je suis née devant. Il est beau pour nous deux sans doute pour me consoler. Tu as tort de vouloir d'abord partir loin sans moi quitte à me retrouver ensuite. Nous n'avons même jamais eu une vraie semaine ensemble sans tracas, sans papiers, préparations ni trucs. Je ne cesse de penser à toi et je cauchemarde de boas plus grands que des autobus.”

Le 27 Mars

Nicolas écrit dans son petit journal : “27 Mars : j'arrive en retard le matin, à cause des trains en grève (un contrôleur d'Angoulême agressé). Les anciens du *Poisson-Lune* sont là avec les amis d'hypokhâgne : Jean-Claude, Nadine, Paul Chose, Nathalie, Sébastien, Élisabeth, Walter H. (qui est Walter Pidgeon et qui milite avec des étudiants juifs d'Allemagne), etc... adorables et joyeux, l'inverse de cette connasse de Vierge-Walkyrie belge et déesse du balai. Petit-déjeuner très tardif avec œufs à la coque, blinis, vodka, mouillettes, saumon, vers de mirliton... Nathalie filme en super-8 dans la semi-obscurité. Odile est enceinte de

deux mois de Zanpao, en pleine forme ; vit dans l'Ariège, au-dessus de Toulouse. Il manque Bekkara, la muette-bavarde. ("Et Vitry-le-François ? Tu connais Vitry-le-François ?")

Je vois Zinaïda de loin, à l'autre bout de la salle ; elle baille parfois. Ses cheveux ondulés, son profil Parse parfait pour Zarathoustra. Je "tourne autour d'elle" toute la journée, en voyant tous les autres. On se donne rendez-vous à 21h 30, au 16 rue du Loup.

Le soir, au moment où les "anciens" vont partir (chassés par la femme de ménage !), Nadine me dit que j'ai changé, que "j'ai pris des couleurs humaines, que je ne porte plus ma cape de Dracula !" "C'est l'éclairage !", je lui dis. Ça me désole de les voir partir tout seuls ; j'aurais aimé manger avec eux en compagnie de Zinaïda. Pas eu le réflexe.

Arrivé à l'hôtel du Loup j'écris en attendant, dans un malaise insoutenable advenu en fin d'après-midi, en examinant les textes des "filles fantastiques", et qui n'a cessé d'augmenter en transcrivant ceci sur la table de l'Hôtel où je me suis retrouvé atrocement morcelé. Je repense aux "pulsions d'avant le Luxembourg", à tous ces décombres dans la nature plus forts que des œuvres d'art : fibrociment, brocante en vrac, pneus et grillage, caillasse, radios jetées, briques brisées et maçonnerie défectueuse d'où sortent des fers, plaques d'acier rouillées des chantiers.

Il est soudain 21h 45 et je m'effraie de ne pas la voir. Déjà, en entrant dans l'Hôtel, en constatant que ma clé de la porte d'entrée ne marchait pas, j'ai paniqué, j'ai cru que le double que je lui avais confié ne marcherait pas non plus ! J'alerte le gardien au cas où la serrure aurait été changée puis en toute urgence je lui téléphone (devant ce dernier endormi et baillant) à tout hasard chez Nathalie au cas où elle y serait repassée ; je me dis qu'elle se sera heurtée à la porte close, qu'elle n'aura pas osé appeler ni sonner !

Personne au bout du fil ; je traîne un peu dans la rue ; j'ai froid : seul mon manteau sur mon maillot de corps. Rien n'est pire que cela : guetter une silhouette adorée à l'angle de chaque rue, la projeter dans chaque forme qui vient, puis la voir se dissoudre en s'approchant ! Je remonte. Je me dis qu'il se passe quelque chose de grave autour d'elle, qu'on lui veut du mal, qu'on *nous* veut du mal. Je suis torturé, malade. Il y a ces petites nourritures que j'ai achetées pour elle, et je n'ai absolument pas faim ;

mon appétit réside en Zinaïda. J'imagine tout à coup qu'elle ne veut plus de moi, que le rendez-vous accordé n'était là que pour "fuir" !

Je n'ai pas sommeil non plus ; je ne peux dormir sans elle ; j'essaie de lire un ouvrage sur Jérôme Bosch, je me cramponne à ses visions (*Le Concert dans un œuf, La Nef des Fous*), mais je n'y arrive pas ; je décide de m'abrutir et je prends quatre doses d'Oasil, solution extrême, puis je me "jette" littéralement dans le lit vers minuit. C'est alors qu'elle advient ! Vent frais dans la chambre, comme avalanche de Neige, coulée d'absolu. Je vois ses yeux tristes sous le noir Orient des cheveux, son âme perdue de fillette blessée: elle m'explique. Avec l'Oasil, je ne vais pas être un amant brillant !..."

Le 29 Mars

Nicolas écrit : "Très zézayante Zinaïda,

Grand bonheur depuis hier et en particulier ce matin, entouré par toi, Athéna des nuées qui protège le guerrier et couvre les lances avant qu'elles n'aillent ficher les crânes sur le bois des cercueils. Peut-être cela vient-il du fait que tu m'aies simplement dit "Tu crois que ça s'évapore ?" à propos de ton Amour. Ça veut dire, que même si c'est subtil, il y a une part de solide, et j'avoue que ça me rassure, car au début j'avais l'impression qu'il fallait "rejouer ça" à chaque fois, (pas comme un théâtre, mais comme une partie de dés), du fait de tes incertitudes. J'ai le sentiment que depuis le jeudi des Revenants et de nos expériences médiumniques, les choses ont encore tourné, peut-être progressé d'un cran. Mais peut-être est-ce encore une illusion ?

je t'embrasse,

je t'aime.

P. S.

Même si je ne fais que "réduire" l'énormité de toutes ces croyances nordiques mises dans mon vrac, il se trouve qu'avec toi j'écris vraiment tes "autoportraits" de reine et ce sera dans le public, pour la radio, avec Nany. J'ai même noté une sorte de "petit journal" à propos de nous. Je t'en joins le dernier extrait."

Le 5 Avril

Zinaïda se rend à Soyaux, aux Écrins. Grosse crise de famille : Médard a failli se foutre sur la gueule avec Yvon ; ça dure toute la journée ; Nicolas

vient aux nouvelles en appelant depuis sa chambre de Jarnac vers 17h 30 et la console. Elle dit : “Jamais plus je ne pourrai aimer autant après toi ; c’est seulement avec toi que je veux vivre.” Puis à 19h 30 Z. appelle de chez Jess (qui revient de Genève)

Le 7 Avril

À 10h 30 Nicolas appelle Zinaïda et tombe sur Mémé qui lui passe Zinaïda ; c’est à propos du rouleau de soie que Nicolas voulait réaliser avec elle. À 12h 30 Zinaïda le rappelle toujours à propos du rouleau de soie depuis chez sa grand-mère puis depuis chez Bernardine car ce gros con de Médard est toujours à écouter sous prétexte d’aller prendre du bois ou n’importe quoi d’autre. En ce moment il entasse le fumier en plein devant la fenêtre de la grand-mère. Qu’est-ce qu’il est con ! À 13h Filiz rappelle avec naïveté (“Tu m’as oubliée !”) puis encore à 14h 30 (“Je t’aime, je t’adore ; j’y crois, à notre départ.”)

Le 8 Avril

“Je pourrais te regarder des heures durant ; tu es à l’intérieur de moi, toujours. Je n’existe pas pour conquérir le monde mais simplement pour une autre personne, ici-bas pour moi, avec humilité.” Zinaïda s’aperçoit que les lettres écrites par Nicolas sont peintes sur le réel, d’un coup, lambeaux de la nature elle-même... elle ne sait plus trop dire. Arabesques : l’âme éclate sur un chemin de grisailles sur la fin de l’hiver pourrissant, sur la nuit la plus noire.

Le 10 Avril

Zinaïda écoute de la musique gitane et la fait écouter à Nicolas à 13h 30 par téléphone. À 23h Nicolas lui écrit, puis Zinaïda l’appelle.

Le 11 Avril

À 19h Grand téléphone de Zinaïda où elle lui parle des platanes vers le col et le point de vue.

Le 12 Avril

À 22h 20 Nicolas essaie de joindre Zinaïda mais il tombe sur sa grand-mère et lui laisse un message pour elle.

Le 13 Avril

Nicolas appelle Zinaïda à 11h 32 pendant 1’ 15” ; à 12h 59 il lui parle pendant 10’ 59” ; il dit “on dirait un enfant ! Enfant au-delà de l’enfance qui a gardé des pieds tout petits et une voix de nuit profonde.”

Le 14 Avril

Zinaïda écrit à Nicolas : “Ce jeudi après-midi, mon très bel Amour, je vois les bûcherons s’acharner à travers pins, chênes, frênes, anciens cerisiers partis en gambade, ahannant, coupant au feuillard les genêts. Puis sans doute pris soudain d’alanguissements terribles, avec la tiédeur, comme moi ; je n’ai envie que d’un seul mouvement : être contre toi ! L’exposition supplante la succession et l’extension, comme dit le petit Paul. Ce qui limite la capacité agricole mais qui apparemment porte au plus loin, au plus haut les limites de la pensée, les migrations des aventureuses idées...

je t’embrasse,

Z.”

Le 15 Avril

Nicolas écrit à Zinaïda :

“On se connaît à peine et je ne cesse de me souvenir de toi. Je me reporte sans arrêt à une de tes photos si je me trouve en perdition, comme celle au curieux sourire où tu tiens les rênes d’un enchantement qui t’emporte, passant la tête à la foire à travers ce décor peint de Heidi conduisant un troupeau de rennes. Sinon toutes ces visions, qui surgissent sans prévenir : je n’ai qu’à tendre la main pour te toucher ! En compagnie d’Annick, tu me roules une cigarette sur le pont de brouillard du chemin de fer, puis sur les quais, avec ton air toujours penché...

Ton regard, silence énigmatique d’un bonheur farouche, quand j’ai joui avec toi l’autre matin, samedi, avant de partir... La tendresse des retrouvailles contre le mur, le premier jour, en revenant de voir François... L’excessive certitude des “je t’aime” donnés comme un battement de rame sur l’eau, contre l’oreille...

Le Luxembourg : la torsion délicate de ta main qui m’emportait vers tes lèvres, devant les balustres, puis cet abri de vert fourni, blottis sous les marronniers, contre le jardin d’enfants...

Le moment où nous regardions l’affiche du Théâtre de Marionnettes...

Celui où nous retrouvions ton paquet de tabac, à l’angle de l’Odéon...

Celui où je pénètre en toi doucement, pour la première fois...

À Jarnac le deuxième soir, sous la pluie fine où tu te hâtes vers le stade, et où je viens à ta rencontre, inquiet, impatient...

Le premier soir dans le pub, ce recoin du Monde pour nous, infini,

public et privé, absolu, où tu me parles de ta grand-mère...

(Parfois, *ton absence*, aussi, comme à Reims, si douloureuse ; errant dix mille fois dans le centre dans l'espoir vain de "te croiser", et croisant dix mille fois les autres toujours semblables, sauf toi !)

À Gand, ton entrée dans la chambre à deux heures du matin, quand j'avais cru à une hallucination auditive. "Excuse-moi pour hier" as-tu dit. Je tremblais...

je t'aime,
Nicolas."

Le 22 Avril

Monnaie du Pape, forsythias et pommiers du japon, cerisiers, poiriers, pêcheurs, jacinthes, jonquilles et tulipes (encore là), tshalpi, pissenlits dont l'or reste aux doigts. Bientôt les alouettes et les rossignols, mais toujours les bergeronnettes.

Le 23 Avril

À 12h Zinaïda descendue en ville va voir à la librairie Italienne si on peut l'employer. "Rome, c'est un bourg qu'on a gonflé, dit la libraire et à Salamine il y a eu des thons assommés bien avant Rosselini.

Le 27 Avril

Temps couvert. Vent. Horizon lumineux. (Cauchemar : on (?) était bloqués à Bruges ; pas d'autre possibilité dans cette sorte de centre d'accueil genre YMC ou Maison des Jeunes. Fille sympa dans le groupe dont le père donnait des coordonnées téléphoniques par le 32. 33 pour trouver un train de retour par Amsterdam ou par Bruxelles. Nicolas hésitait trop longtemps : les trains étaient partis !)

L'après-midi ondée rapide ; le soir, lointains poudreux d'une lumière mordorée sur la montagne en face. Où est Valérie ? Jusqu'à présent je n'ai pas vécu. Les choses, nous les avons plutôt acquises ; à nos parents elles étaient données.

Le 28 Avril.

Zinaïda s'est levée à 10h 20 après des cauchemars très excessifs (cœur battant très fort). Pas mal de vent ce matin. Ciel gris uniforme sans nuages. Elle rabat les grands volets de sa chambre et assujettit les autres, dont ceux de sa grand-mère qui lui prépare un gateau au chocolat. Là-bas vergers, vignes, blé, maïs.

Le 29 Avril.

Zinaïda s'est levée à 9h 20 (10h 20 de sommeil) gorgée d'elle à cause du rêve-cauchemar de la Cité des Morts, Cité Abstraite privée de sentiments à laquelle on accède grâce à des piqûres électriques (douloureuses !) sur les articulations, notamment poignets et coudes. Elle appelle Nicolas pour lui demander la recette du chou farci.

Grand vent froid au lever, véritable éblouissement d'or au-delà de la porte bleue et surtout en bas sur la partie labourée du jardin de la grand-mère que ce connard de Médard ne recouvre pas encore de son fumier. Traits vifs des geais au-delà des châtaigniers, grosse pie à gauche dans l'allée des Suisses.

Le 30 Avril

Zinaïda : "Vite je rentre : le Parc en traversant la ville, les marronniers, fleurs blanches, les lys, les reines-marguerites jaunes, bancs fleuris, lumières transversales, fenêtres... Une utopie encore. Le succès qui est un repas leur donne raison. Chant des coucous, chaude épaisseur humide. Exaltation du vent : on défaille dans le futur !"

Le 1er Mai

Horizon bleu fort avec îlot orange le soir du village en contrebas au-delà des hautes frondaisons verticales que Zinaïda ne reconnaît plus.

Le 2 Mai

L'îlot lointain ce matin devenu reconnaissable repose dans le bol que Zinaïda tient devant elle, grâce à une astuce. Elle a remarqué l'existence depuis quelques jours de mouches plus longues, toutes noires, proches du moustique et de la guêpe, comme d'énormes fourmis volantes, pointues sans piquer et apparemment tout juste bonnes à se noyer dans les flaques de gadoue en fin de jour. Elle n'ont même pas ce petit geste de leurs collègues de se frotter les pattes avant de faire leur affaire.

Le soir sinuosité de fond rougeâtre : incendie ou fête orientale, au fond.

Le 3 Mai

Confusion des guêpes de la glycine proche et des tronçonneuses lointaines. Font-il des coupes ou refont-ils des clôtures (en principe c'est bien avant) : elle ne distingue rien. Dressement du tulipier violet pâle qu'elle avait planté, déjà au-dessus de la taille et des pétunias rouges-orangés qui ont pris racine dans le tronc mort du frêne géant. Midi œuf jaune et café

noir dans l'odeur des lilas et de la glycine ; coque verte et fente carmin du globe des pivoinés prêts à éclater. C'est comme si les "*Langues*" étaient déjà là. Le soir lune poudrée, brumeuse sur fond bleu fort uni. Une putain de guêpe planquée dans le lit la pique derrière le genou.

Le 4 Mai

Le cytise est à son plus grand degré de tremblement dans la vue dans le remuement d'air chaud, et le sophora d'or de l'autre bord lui répond ; le bourdonnement colossal incessant de toutes sortes de guêpes, mouches, bourdons, abeilles, dans la plus grande force des odeurs, les tulipes ayant trop ouvert leurs pétales jusqu'à choir, les lantanas mauves, les milles éclats métalliques de la lumière entre les chandelles blanches des fleurs de marronniers. "Toujours les tracteurs partout à retourner la terre ; chier et fumer, ces paysans passent leur vie à ça !" Les grosses pies font du fracas dans les anciennes feuilles sèches remuées. Déjà une couleuvre immense vert d'eau en travers de chemin, ratée, enfouie sous les pierres. Puis Médard arrache les pierres ; la couleuvre à découvert lance un coup de tête, prend un coup de feuillard, se jette en contrebas, lacets glissants vers la route : invisible désormais parmi les hautes herbes claires !

Le 5 Mai

Ciel couvert. Pleuvra-t-il ou pas ? Parfum de chocolat des Iris sous les rumeurs d'orage. Coucous qui lancent un chant à soubresaut d'un décrochage : "Houcoucou ! Houcoucou !" En deux jours les pivoinés ont littéralement éclaté, les oranges et les rouges ; elles incendient le vert sombre de l'herbe et des autres plantes.

Le 6 Mai

Orage colossal toute la nuit : foudre et surtout déversement d'une cascade d'eau. Au lever à 9h on ne distingue rien de la montagne en face et toute la vallée est noyée dans la brume ; les plantes saturées d'eau luisent. L'herbe claire et haute est humide. Un plan gris général de ciel de nacre éclaire les prairies. En réalité ce sont les plants de pommes de terre que les pechnots binent tous ces jours-ci, puis ils sèment le maïs d'ancilage et de nourriture pour les bêtes. Sinon il y a le bûcheron qu'elle voit d'ici avec son jeune apprenti de quatorze années ; ce dernier lâche des bûches couvertes de mousse que l'autre coupe ; le bûcheron lui propose des gants mais il n'en veut pas ; il aura sans doute les mains toutes teintes d'une couleur san-

guine car ils travaillent à présent sur une énorme verne, une sorte de chêne rouge dont l'écorce se déroule et offre des teintes d'eucalyptus. Puis ce sont des châtaigniers énormes dont les tranches de plus d'un mètre de circonférence sont comme des tables qu'ils poussent presque délicatement sur la benne fourchue du tracteur. L'un coupe et l'autre charge ; ne rien perdre de ce savoir, même de l'angle de 10° vers le bas pour aiguiser les dents de tronçonneuses, contrairement à ce que disent les notices. Le jeune gars dispose avec soin de grosses bûches dans le sens de la longueur entre les dents acérées puis derrière cale les autres bûches transversalement. Parfois les grumes qui ont été tassées en forçant par le tracteur bondissent à la coupe en récupérant leur saut comprimé et peuvent emporter le bras avec la tronçonneuse ou la tête. Mais ceux-ci travaillent tout en douceur contrairement à l'abruti de Médard et ses potes ; en les voyant Z pense à ces bûcherons dans les immenses forêts des U. S. A. ou du Canada abattant des futaies démesurées de pins sylvestres dans un fracas également considérable.

Le 7 Mai

Le scieur s'est installé sur la place avec sa petite scierie ambulante, carriole rouge et jaune tirée par un cheval. Zinaïda est allée le voir travailler ; puis la pluie s'est remise à tomber d'abondance et il a dû cesser ; à l'abri d'une grange il lui explique que lorsque la pluie comme ça fait des bulles dans les flaques et produit une sorte de mousse, cela annonce une précipitation importante. Médard est en train de dégager sous l'averse à la tronçonneuse un chemin en limite de chez les Suisses. "Il travaille toujours comme un abruti" dit le scieur ; "c'est comme quand il tire les arbres au cable : il arrache les plus jeunes en repousse sans distinction." Il lui raconte qu'il se balade avec sa petite échelle de merisier et sa tronçonneuse pour tailler régulièrement les branches jusqu'à six mètres ; ensuite il tombe les bons fûts sans trop de nœuds et garde les meilleurs pour la menuiserie ou l'ébénisterie. Il en a vendu souvent au Nabot du Tartare : billes de cerisier, chêne, châtaignier... Avec cette sorte de faux acacias, le robinier, il taille des piquets avec un tranchant à deux faces. "À présent c'est l'éclaircie, il faut partir."

Le 8 Mai

Ciel couvert gris fer : il pleut et il a plu toute la nuit par tornades sui-

vies de vagues éclaircies. L'humidité gagne la maison. La grand-mère envoie Zinaïda voir si les bûcherons sont en contrebas. Pas de bruit de tronçonneuse ; elle coupe tout de même à travers champs jusqu'à la cascade près de l'église : personne. Elle rencontre Mr Jarcon tout endimanché de retour des cérémonies du 8 Mai (elle se souvient de l'an dernier, elle ses hanches larges remarquée chair lascive et passive dans sa jupe noire, au moment de la minute de silence, le vent commémoratif dans le tilleul de l'École, les graviers remués, puzzles de bouts de bois : que recevaient les oiseaux du discours ?). Il lui parle des poubelles que des gamins ont brûlées dans la nuit. Rabalée soudaine, ils se quittent, Zinaïda remonte, toute rincée. Bourrasques sans discontinuer, stupides, de vent et de pluie en rabats faciaux tout au long d'une journée comme ratée, gris-noire de cauchemar : lilas effondrés, pivoines giflées, glycine emportée ; débilité de la bouillasse et de toute traîne.

Le 9 Mai

Enfin le soleil dans toute cette disposition de lueurs saturées d'eau, après le vacarme et les trombes du cauchemar. Au milieu de l'ouragan "Chercheur d'Or" et du vent à 140kms/heure, Zinaïda a appris qu'un avion s'était écrasé sur une autoroute arrachant de l'aile une pizzeria et broyant un camion d'un énorme tonnage de champagne. Zinaïda a besoin du présent, du Kyrrie de la messe en ut mineur de Mozart sur une crête orangeuse ; elle a besoin de cette insistance du "pressent" comme dit Nycéphore de la lumière aveuglante derrière les feuilles de frènes à 17h précises aujourd'hui.

L'État-Major siège en permanence soit boulevard Flandrin chez Frey, soit dans le bureau de Michelet, au Sénat.

Le 10 Mai

Le bonheur c'est la mort et le bonheur est à la gauche d'elle ne sait quelle expression linguistique ou posture qu'elle retient encore à l'état de rêve éveillé, réveillée en sursaut par Médard ce con qui fourgonne dans son grenier à côté et donne des coups d'outil, d'on ne sait quoi exprès pour emmerder le monde. Du coup elle prend un sac de couchage, son oreiller et va coucher en bas sur le plancher de la chambre de sa grand-mère déjà debout qui prend garde à "la laisser grandir" tant et si bien qu'elle ne se lève qu'après treize heures de sommeil dans la mélancolie et les maux de

tête ayant perdu définitivement l'expression limitrophe du bonheur, comme "emplâtrée" derrière sa fenêtre. Les bourrelets lointains de nuages sur l'horizon d'hier après les trois jours de déluge ont laissé place à une vraie nappe coupée d'une grande diagonale bleue. Furieuse d'avoir raté le jour, d'avoir à peine entrevu le soleil se lever en diagonale à gauche derrière la maison, au-dessus du mont lointain et du tas de fumier proche de Médard, furieuse de s'être endormie hier au soir malgré elle, tête ballante à la suite des bières en plein milieu de la musique, elle se précipite dehors à peine avant midi pour profiter encore de ce velouté de fraîcheur des pluies récentes sous prétexte d'aller cueillir des brassées de trèfle humide pour les lapins. La terre est encore imbibée, noire sous le fourmillement des pétales de marronnier blancs dont le cœur carmin, par mélange optique est devenu une immense nappe rose dans l'ombre en vasque de l'arbre géant ; perles sur l'herbe haute, vrombissement des essaims sauvages autour des parterres à fauves odeurs ; plus loin, parmi les roses roses et les églantiers, les pivoinés, les toutes petites roses blanches : trilles éparses de geais et de merles, et chant fourni du rossignol bien au-dessus, dans un tunnel de verdure qui donne profondeur à ses vocalises ; appel distant du coucou dans la vallée. Les monnaies du pape à petites fleurs mauves gardent des grains dans l'épaisseur de leurs sous plats et verts.

À l'école de Guerre de Philippeville, Chaban-Delmas prononce un discours insurrectionnel devant Bigeard et Gilles. Et Katz, qu'est-ce qu'il fait ?

Le 11 Mai

Levée à 6h à cause des cauchemars de boucliers successifs fermés les uns après les autres, mais laissant toujours une ouverture à l'attaque des voisins et autres menaces (sûrement du potin, vacarme, branle-bas de Médard à côté sans qu'elle s'en rende compte !), Zinaïda a pris un café avec la grand-mère puis elle s'est recouchée aussitôt songeant à Nicolas en se caressant et c'est très agréable, ça la fait de nouveau sombrer profondément pour dormir presque aussi excessivement qu'hier : plus de neuf heures ; (elle se souvient en se levant de nouveau qu'elle a vu hier dans la vallée des fleurs en avance sur ici mais lesquelles ? Des argéyas ?... Non : des amaryllis). Là devant les volets c'est le blanc des aubépines et d'une repousse de lilas.

Le 12 Mai

Levée à 6h 30, elle admire l'herbe fournie et perlée par les pluies

récentes et le jaune des baguenaudiers, la senteur forte âcre et rauque des genêts et celle des acacias d'habitude sucrée comme la framboise mais aujourd'hui presque farouche avant l'orage, les ombelles blanches au bord des prés. Bruit des moissonneuses là-haut qui ramassent le fourrage vert pour les ancilages. Elle remarque le chant des bergeronnettes mieux qu'hier dans cette profondeur humide, le ciel un peu couvert, les taches des fleurs de marronnier sur la nappe après l'avoir lavée puis essuyée, indélébiles comme de la sérigraphie, l'agneau déjà gros dans l'enclos d'Yvon jonché au pourtour de paille trempée ; elle pense à Gertie la grosse copine allemande d'Ez Damned, son alliance perdue dans le massif de fleurs, au cri "Lulu !" que paraît-il...

(Photo Père T 1 Ici seulement notée le 9 juillet)

Le 13 Mai

Erec est venu dans la matinée voir Zinaïda ; le vent s'est levé ; on ne sait si il va pleuvoir ; traces de strati effilochés, grumelosités. Les paysans sèment là-haut du blé et du maïs. Iris jaunes sur vert plus vert. Il a encore les larmes aux yeux de son cauchemar : il errait avec Énide au Pays des Morts. C'était bien elle, avec sa moue du coin de la bouche, en imper, à qui il se confiait en lui recommandant comme amie Enide elle-même ; en gros il déclarait à Énide que ce n'est pas elle qu'il aimait mais Énide ! Son double exact. Il lui expliquait qu'on peut éventuellement se consoler de la solitude mais pas avec n'importe qui ; elle lui disait qu'elle connaissait bien cela (laissant entendre par là qu'il était tout aussi irremplaçable pour elle qu'elle même-autre l'était pour lui). Il sortait également d'une séance de torture où on allait toucher son sexe ; on finissait par le relâcher et il comprenait que ce n'était qu'une intimidation ; il proposait alors au chef de ses tortionnaires de leur donner tout l'argent qu'il possédait ; le chef hésitait, lui disant qu'il vaudrait mieux qu'il se déplace dans ce pays d'Afrique où il y avait un petit état qui ne demanderait pas mieux que de lui offrir l'asile en échange de son argent et où il serait à distance de toute redevance fiscale.

Z ne sait quoi penser de cela ; elle admire les boules de neige en fleurs. Elle se souvient de leur première rencontre du 27 Mars avec Nicolas dans l'hôtel un peu sordide de la rue du Loup, avec la vue sur les échafaudages et les bâches de la façade en travaux.

Puis il y a Damien, un gars qui est arrivé pour discuter avec Zinaïda et Mémé dans la cuisine. Il porte une sorte de pull blanc étincelant qui l'aurait fait surnommer "Blanche-Neige" aux Capucins à l'heure de la soupe à l'oignon, si par hasard il avait osé y passer. C'est "le fils de famille" : on l'appelle ainsi dans le patelin bien qu'il ait la cinquantaine et qu'il soit demi-chauve, sans doute parce qu'il vit seul sans femme ni enfants, incapable d'accéder au statut de père. Il court de ci-de là, en bon propriétaire d'une écurie de courses dont le père avait une entreprise automobile. Il y a aussi l'idiot du village qui passe avec une de ses chansons : "La pa, la co, la dalène/ La dalène au co l'a dulé !"

Lecture : "Grandiose manifestation à Alger. Il paraît aussi que Jean-Jacques Servan-Schreiber soutient la manifestation populaire du 13 Mai : qui croira ça ? L'Université ne renaîtra pas rue de Grenelle, a-t-il dit. Billes d'acier, brûlots et guérilla urbaine. L'université est déliquescence ; son constat en deça aussi."

Le 14 Mai

En sortant devant chez elle, Zinaïda rencontre le vieux bûcheron qui travaille, cousin de Médard mais qui ne l'aime pas du tout. Il lui parle de problèmes d'articulations et de perte de la puissance musculaire qui lui sont doublement étrangers : par l'âge et par le sexe. Au moment où ils parlent il se met à pleuvoir à verse ; Zinaïda rentre chez elle en courant tandis que le bûcheron s'abrite sous le hangar. Elle se souvient qu'elle l'a vu une fois choisir les arbres et mesurer les fûts avant de les donner au scieur, fouillant dans les fourrés pour en distinguer les lignes futures (mâts du Cirque de l'Avenir ?)...

Le 15 Mai

Zinaïda s'est levée à 7h à peine puis elle s'est recouchée jusqu'à dix heures à voir le ciel couvert à tendance pluvieuse. Elle se dépêche de sortir avant que ça se gâte. Le ciel est partout gris avec simplement des irrégularités de zones, des traces de pinceaux et juste au-dessus du mont neigeux un dégagement blanc sale. En conséquence de ce manque de lumière vive, l'herbe, les blés, les framboisiers, les orties, le potager, tout paraît de verts différents mais uniformément ternes. Dans le bois au-dessus de la route vers le col le scieur en compagnie du bûcheron examine encore les fûts : il voit deux manches d'outils dans ce petit frêne, une série de piquets

dans ce robinier ; là dans le gros cerisier une lignée de planches de 40, trois ou quatre belles poutres dans plusieurs énormes châtaigniers, avant la greffe, mais par contre rien à tirer d'autre que du bois d'outils dans quelques-uns des énormes frênes têtarisés plusieurs années de suite à cause de la coupe des ramures fraîches pour le bétail, le long de la rivière... des coins peut-être. Ça y est, ça rince ! Z rentre en courant ! Le soir le cri du coucou sans discontinuer comme imité par une personne.

Le 16 Mai

Le vent à peine sensible à l'abri du marronnier secoue fortement les grappes d'or du cytise et plus tendrement près du sol les corolles mauves des iris, à 9h 45 quand Zinaïda se lève après 10h 30 de sommeil et toute la lumière est saturée de brillance à cause de cet afflux du mouvement des feuilles ; le paysage est dans un bain de clarté vive. Dans les sous-bois, derrière, beaucoup de chants de moineaux et de merles, des geais qui crient à travers l'épaisseur des frênes où l'on distingue fuser leur trait bleu de temps à autre. En face la complainte d'une corneille Laforguienne puis un animal au cri rauque qui évoque le cri nocturne des blaireaux comme une femme qu'on égorge. Elle a entendu dire hier que les missionnaires étaient encore en train de détruire des peuplades autonomes qui depuis trois siècles vivaient sans lois, chez qui tout se réglait par la parole ; elle rêve cela. Elle hésite, il se peut que ce soit plutôt un rossignol qu'un merle à présent, mais les merles les imitent si bien ! L'après-midi la foudre se déclenche alors qu'elle est en train de se promener tout en bas dans la rivière ; cela éclate si violemment et si proche qu'elle court effrayée et remonte d'un trait la pente, à la limite de la défaillance cardiaque ; la pluie se déclenche en trombe alors qu'elle est peine à couvert et elle arrive rincée, se déshabille toute nue devant la cuisine de Mémé avant d'entrer.

Le 17 Mai

Zinaïda se lève à 8h 30. Moiteur après toute la pluie de l'après-midi d'hier et de la nuit ; odeurs fortes. Immenses nuées blanches autour du mont et dans toutes les vallées d'alentour qu'elles dissimulent entièrement de leur ouate exotique, bassins d'Asie. Nicolas se souvient de quand elle l'a quitté sur le quai, en Novembre, avec sa jupe mauve. Elle court au bout du chemin et voit les tracteurs en train de former des balles de foin vert fort en laissant derrière eux des bandes jaunes-vertes. Là-haut un grand cumu-

lus au-dessus du grand hêtre sur lequel il se détache de façon lyrique. Au retour, elle lit un ouvrage sur Morandi qui lui fait penser à tous les objets chez sa grand-mère et autour, à la maison entière, au paysage d'ici. Sauf au Cervin, bien entendu. Saïd était de passage ; ils sont partis avec le bûcheron couper des frènes pour faire des bâtons de combat et des gros buis pour des bois de bout destinés à Nany. Saïd en profitait pour tailler au sabre dans le taillis : il avait une tendinite au coude droit et il a remarqué que "le bras de décision" était véritablement le bras droit. Il le joint donc comme d'habitude au gauche et l'enlève au dernier moment pour ne pas subir l'onde de choc.

Le 18 Mai

Zinaïda se lève à 7h 45. Elle a cru entendre la pluie dans les prés, mais cependant aucun bruit sur le toit ; apparemment il n'a pas plu : quelques gouttes sans doute de rosée sur les feuilles et cependant des auréoles d'humidité sur le sol. Elle se souvient de son rêve : "il y avait ceci cherché au loin, et je l'apercevais, et j'étais presque sûre que c'était ça. Et ce n'était pas un mauvais tour, et ce n'était pas non plus une illusion ; le bonheur est alors immense." Nicolas au téléphone lui dit "J'aurais voulu être Victor Mature et ne pas tuer Chihuahua... Ou Orson Welles." Il lui parle de cette Nymphé-Velpeau, à la Sorbonne. Nicolai lui, a toujours été obligé de montrer sa puissance de combat ; il a parlé à Nicolas de son "premier crime hystérique" rue François de Sourdis, de la tête du gars cognée sur la fontaine en métal jusqu'à n'être plus que tuméfiée, rompue, défigurée... alors qu'il était hémophile, et de l'angoisse toute la nuit à l'hosto, à attendre... Puis beaucoup plus tard de cet autre crime pris pour de bon pour une vengeance de gitan.

Le soir en fermant ses volets Zinaïda voit un îlot suspendu cerné de bleu-vert dans un beau bleu profond maritime et une ligne parfaite filant de l'étoile polaire à la lune avec son croissant blanc d'argent (premier quartier ?) comme un soleil éclairant une autre terre lointaine d'un bleu coeruleum pâle au bord de l'horizon tandis qu'ici tout près à gauche les feuilles de châtaigniers se découpent en gris tendre parfait.

Le 19 Mai

D'abord taches claires sur le ciment, saut oblique du léopard du soleil sur le chat roux dans la glycine, mur crayeux, puis d'emblée le front de la

chênaie claire sur le mont d'en face, jeune marronnier dont les blanches fleurs surgissent de la combe, étoilements de tout le bosquet des petites saponaires violettes à cinq sépales, pensées de beurre et de velours rouge (encore) dont le tissu pèse mieux à l'ombre du massif ; dans la cuisine de Mémé à travers les épais rideaux les fées danseuses de la lumière et leurs cerceaux rapides ; en sortant vent très doux, très léger, très frais, sol brun rendu plus sombre par l'ondée (toujours ce poids de l'ombre et le fait que l'humidité en rajoute toujours), puis l'alchemille toute en grosses feuilles de vert amande humide, pâles, laiteuses couvertes de gouttes de rosée immobiles, diamants sans confusion ni mélange : à peine deux ou trois minuscules lacs pour fourmis, mais le reste bien rond, parfaitement formé, circonscrit, sphérique, intègre, ne glissant pas ; vert peint vif de la clôture (ou vert vif de la clôture peinte ?), éblouissement au métal du grillage de la serrure d'or et de l'échelle, oiseau au chant très creux sous les merisiers, pin tendre du poulailler, odeur de foin, ouate sur les côtes de lierre du chêne, nuages de moutons... là-bas petit nuages déjà sur fond bleu froid. Elle écrit à Nicolas : "Il y a énormément de vent sur la terrasse du pain quotidien où nous étions ensemble, sur la place du marché avec les tables et les chaises en bois. Mon ennui est terrible. C'est de toi que je veux un enfant plus tard ; de personne d'autre."

Le 20 Mai

Temps incertain d'orage avec l'odeur de toutes ces herbes coupées vertes à foison, y compris les fraises ensauvagées : la vioerne, le trèfle, le lierre, les orties, les silènes... dix mille repousses encombrantes, ces tubes agaçants des digitales, les fleurs blanches des achillées qu'on regrette. Tous ces tas en talus qui vont pourrir et gonfler dans les panses ! Pensez donc ! La chatte renifle et se roule dessus. Les Suisses avaient perdu leur petit chat et ils l'ont retrouvé dans le grenier à foin : il n'a pas été fauché et mis en meule. "You are my destiney..." qu'elle chante "et c'est une drôle de chance de t'avoir trouvé si tôt !" ou encore "Tu n'es pas malsain, tu ne portes pas malheur, j'adore ton visage et je t'aime entièrement." Elle retrouve le morceau d'une page de carnet déchirée sur le coin de sa table de travail près du pot de fleurs avec les roses : "...dont Michel (+ les filles). Rentrons à pieds. Mangeons dehors. Soir : pas travaillé. Je lis des textes de Nicolas." Le soir splendeur d'un camaïeu de bleus au lointain : ici délavés, là chargés d'encre

au bord, lavis, trous même au-dessus des monts donnant sur on ne sait quelle page !

Le 21 Mai

Zinaïda se lève à 9h 30 : il fait très beau et très chaud ; l'orage qui semblait menacer hier a éclaté en contrebas. (*"Il me faut toi pour être moi. (Petit nègre de la pègre.) Je peux tout, absolument tout, auprès de toi alors qu'ici seule la seule chose qui réussit dans ma vie c'est la cuisine, et pourtant je n'ai même pas envie de faire un gâteau si tu n'es pas là pour le manger."*) Elle prend un bain de soleil toute la journée en faisant en sorte de ne pas se mettre du côté du fumier de Médard, plutôt au-dessus de chez Ernestine, et attrape un bon (mais petit !) coup de soleil. Vers 6h 30 elle prend une douche. Le soir elle lit des poèmes de Nicolas ; l'horizon est de traits (traînées ?) rouges sur fond bleu-vert, silhouettes hallucinées des arbres sur la crête ; tout près remuement formidable de l'érable dans un vent véhément doux.

Le 22 Mai

Zinaïda va prendre le bus pour la petite gare. Mais Nicolas n'y est pas. Neige des fleurs des marronniers sur la terre noire et l'herbe vert clair. Ciel à peine couvert. Mémé lui avait dit qu'il passerait un examen technique pour un poste de pion au Lycée d'en bas ou "à Libourne" mais elle a du mal comprendre au téléphone. Donc il le passera probablement à Libourne. Elle revient en bus. Elle ne fait rien de sa matinée. Midi et soir elle mange avec sa grand-mère ; Médard passe dans le couloir pour prendre des affaires à lui et curieusement il dit bonjour, ce con ! L'après-midi il fait beaucoup moins beau que le matin. Elle termine une broderie sur une blouse jusqu'au soir. Elle lit jusqu'à minuit et lui écrit : *"À jamais je serai là. Je ne pourrai jamais plus jouir avec un autre ; d'ailleurs avant toi je n'ai jamais pris du plaisir à faire l'amour ; je te l'ai dit et répété, mais tu ne me crois pas. Alors je vais demander aux autres de t'écrire à ma place. Je suis dans rien de toutes façons ; mais toi tu es dans moi."* Le soir après un orage et un froid inattendu humide, il y a sa précipitation à ranger la table et les chaises de bois, puis la relecture d'œuvres un peu désuètes comme Lamartine cher à Nathalie ("Jocelyn", "La Chute d'un Ange"). Plus tard à la nuit elle regarde le jardin délavé de roses et de chants de merles, dans le ciel une crête blanche dentelée en nuée et un fond d'horizon doré à la Diaz de la Peña. Il y a aussi hélas les mouches idiotes qui se fourrent sous la

pensée et vont crever dans l'oreille. Puis elle se couche déjà endormie éprouvant un extraordinaire plaisir dans le blottissement d'un pull à col roulé sous sa chemise, puis dans un déploiement de rêves éveillés où s'ouvre un livre peint de signes abstraits mais qui contiennent tout le bonheur du monde, de l'enfance, insensé, indescriptible, impossible à prendre en charge par aucun moyen artistique.

Le 23 Mai

“À Roche, le soir de notre expédition au pays d'Arthur, nous avons fait l'amour, et là je crois bien que c'était plus fort que jamais. Tu as pris mon âme ; j'ai senti quelque chose de très puissant dans la poitrine, comme un sens à ma vie. Elle est très compliquée la marionnette, pourtant personne n'arrive à la faire marcher aussi bien que toi.” C'est Zinaïda qui téléphone à Nicolas après être descendue au village en contrebas du lac Ciguana où elle arrive à 9h. Il fait assez beau. Genêts âcres en fleurs ocres ; beaucoup dormi. De retour après Zmutt, sa chapelle blanche et les gorges du Gornera, on entend des bruits de machines avec les hurlements des paysans de temps à autre par-dessus le bruit, comme si ces grognements insensés faisaient partie de la machine. En remontant elle s'arrête chez Bernardine-Lunettes. Elle y fabrique des sortes de poupées inspirées de Bali qu'elle avait commencées l'autre fois mais elle y travaille très peu. Elles discutent surtout et à midi vont en voiture au bar du petit lac Noir et vers midi et demie s'installent dans l'herbe. Jacqueline et Olivia y viennent. Puis François passe quelques minutes. Puis Annie et Jean-Marc. Elle n'a pas vu Pierre de la journée. Ils vont aux puces qui se tient à Zyll. Puis Annie, Jean-Marc et Pierre vont voir une expo de carnets des premiers alpinistes. Ils ne vont pas au R. d. F. de 2 à 4 ; Zinaïda Annie et Olivia restent dans l'herbe. Rémi Torsad y vient. De 16h à 18h : concours de Poker-Strip. Le soir Zinaïda remonte à pieds avec Bernardine. Rien à signaler dans le ciel à part une masse aquarellée bleu d'outremer, et à peine au-dessus une grosse barre indistincte. Elle écrit à sa mère à l'asile et à Roger Gallet. Elle lit.

Le 24 Mai

Zinaïda se réveille d'abord à 7h 40, prend une ou deux tasses de café et des biscottes et se recouche en pensant à Nicolas ; elle se réveille très tard ensuite, vers 11h et mange des chocolats russes qu'il lui avait donné dans de jolis papiers brillants métallisés or, vert, rouge et bleu. Il fait plus chaud

dehors que dedans. C'est une constante en cette saison mais c'en est la preuve aujourd'hui. C'est déjà la chaude matité de l'été comme la matité des morts, cette certitude de leurs départs à lire d'eux une bribe écrite. Grand vent sensible, grand vent précurseur d'orage, grande profusion de la hauteur des verts et du blanc, plongée sur des sortes de petits dahlias blancs et des escholzias au jaune charnu comme des coquelicots d'or, mais elle ne reçoit pas tout d'abord la brassée puissante d'émotion de quand on dort *trop en une seule fois*. Hachure des repas et des plaisirs ainsi. Odeur forte de chèvrefeuille dans les sous-bois quand elle se promène, tout de même, et plus forte et plus envoûtante du seringga chez Yolande en face de chez Mémé, et peu à peu l'émotion monte (comme le souvenir d'un enthousiasme plus profond, la faculté cognitive du ressassement), monte avec les odeurs de framboise des acacias au goût de miel dans la bouche et dont elle fera des beignets plus tard, l'effarement du lilas blanc et du lilas d'Espagne. En contrebas la haute marée des fougères et à côté les lianes irrépissibles qui chaque année transforment les au-delà de cent mètres de la maison en jungle impénétrable. Le soir elle descend au fond de la vallée où le coucou s'acharne par saccades, puis elle remonte sur le versant d'en face, court avec les brebis et le chien de Yolande et sur un faux pas en sautant sur un tronc se claque un muscle derrière le genou à la naissance des jumeaux ; déchirure vive ! Elle se déchire de partout en ce moment ; l'énergie des guerrillères du foie se bloque aux articulations, sans doute parce qu'elle ne profite pas assez du jour pour en dépenser le trop-plein, oppressée. Elle sent l'ombre portée des objets dans le temps ; rochers, arbres semblent plus imposants dans l'espace à cause de cette répercussion dans le temps, avec des contrastes beaucoup plus accusés, une taille plus considérable. Les arbres aux fourches embrassées poussent de vrais gémissements (surtout en contrebas, au-dessus du filet d'eau issu d'une petite source, dans la fraîcheur des lierres et des buis), comme l'autre jour les vrombissements des bourdons très proches paraissaient être des bruits de machines-outils. Elle écrit à Nicolas le soir : *“Tu la laisses plantée dans la vieille maison à moitié finie, comme ça elle dépend toujours de toi ; pourtant même si elle allait seule elle ne te quitterait pas, car c'est toi qui lui a appris à marcher, à se comporter, à vivre. Tu es tout pour elle : son départ, son chez elle, son origine. Tu ne dois pas l'abandonner car elle ne t'abandonnera jamais.”*

Le 25 Mai

Le matin l'ombre fraîche tout près et à peine au-delà le soleil sur les foins coupés. Hier soir ils ont lié les foins verts coupés la veille sans même les laisser sécher, avec leur machine qui fait un barouf du diable, ces cons fanatiques de "la main à charrue"! Les centaines de roses : blanches, roses... Jusqu'à la venue des cloches de l'Ascension... Un bruit de piquets qu'on plante. Éclats, rumeurs brutes du monde. À 18h Nicolas appelle Bernardine-Lunettes pour savoir si elle a des nouvelles de Zinaïda et quelques minutes plus tard Zinaïda l'appelle de Marseille où elle se trouve chez la tante de Ramona, au Panier. À 23h il lui fait écouter un poème enregistré pour elle en réponse à son appel au secours. Il y est question de la Passion intolérable dans les deux sens : de ne pas pouvoir plus s'en passer que de la supporter, cataclysme des valeurs anéanties. "La tragédie c'est F. S. E. S. Et rien avant ! Mais les Dieux sont encore là." *"Quelle parcelle d'or sur le front miroite, illuminante, aveuglante, hypnotique ? Alouette impossible autant que rossignol."* "Oui, il lui dit, le soir j'arrivais en pièces chez toi, et tu venais me recoller avec la lampe de Vérité devant la grange ; je ne pensais pas que ça soit possible, *"d'épouser"* : forme contre forme. On n'est pas préparé aux Forces de Vie. L'impréhensible spirale désagrégante ; elle nous fond dans son creuset d'abord, puis nous re-disperse à tous vents !" Aujourd'hui l'épareuse est passée sur la moitié du village, jusqu'à la Mairie. Au coucher : ciel rouge à la Tiepolo incendié de bonheur pour les petits nuages bas. Un autre soir (mais quand ?) ce fut un trait de foudre à la Vernet.

Le 26 Mai

Zinaïda se lève à 6h 30. "À la fois l'objet du désir de l'autre et l'autre de son objet", conneries lancées par Lacrotte un jour de marché, l'air docte et bouffi. Ça n'avance à rien ! Elle remarque les foins qui viennent d'être couchés dans la parcelle au-dessus, fenaison plus tardive que les autres. Toujours cette alternance de verts de différentes valeurs entre ce qui est coupé et le reste. Elle téléphone : "Ici à Onnyx c'est le tremplin de calme vers toi ; j'ai déjà tout un passé d'errances. Quel visage j'aurais toute seule, sinon celui de la Mort ?" Elle ramasse des hélianthèmes, des valérianes, du cerfeuil, de l'épervière, des armerias, des saxifrages, des polygalas, des stellaires. À la nuit tombée elle entend encore la rumeur roulante de ces

énormes machines qui font un bruit d'armées et de mantes métalliques ; elle ne les voit pas mais elle imagine leurs lanternes couvrant leur machâge tonitruant et vorace de moissonneuses précipitées avant la pluie avec leurs yeux industriels et avarés. Le rossignol indifférent aux drames dans le ciel orageux, virtuose illocalisable entre le tilleul qui vibre de ses feuilles et la façade de l'École Maternelle, brique rose et pierre tendre meulée par endroits...

De Gaulle brandit la menace, sans souci de Salan ni de Katz.

Le 27 Mai

Pour quoi une journée est bonne et l'autre non, se dit Zinaïda ; c'est assez incompréhensible ; peut-être qu'il suffit de *ralentir*. "Nos jours ne sont beaux que par leur lendemain" dit Nathalie. Hier était sinistre ; sans doute qu'aujourd'hui tire son bénéfice du maintien du bonheur férié de l'Ascension au-delà du jour intermédiaire de labeur. La buse majestueuse s'envole du pin juste devant elle : elle prend un virage par la droite, se lance au fond de la vallée, glisse tout d'un coup et remonte d'autant sur le versant d'en face sans aucun effort des ailes ; vire de nouveau sur la gauche pour un tour aux trois-quarts complet très élargi, ferme le cercle, remonte, bat à peine des ailes, redescend, fait un looping à contresens vers la droite et file en fusant ses cris vers le fond invisible de la rivière. Il y a peu de vent mais toujours ces mouchérons stupides qui viennent s'écraser dans la bordure de la paupière. Elle remarque le lever du soleil plus à gauche que l'habitude, dans une diagonale entre l'est et le nord, au-dessus de la maison. Il semble bien que l'an dernier il pleuvait à verse ici-même. Elle croise le cantonnier en descendant vers le village avec son chien qu'il a nommé "Tapator" parce qu'il lui fait toujours des signes ou pousse des petits gémissements en cas de danger. Oui c'est cela : l'an dernier il pleuvait à verse et y'avait des voitures partout à cause des champignons qui avaient poussé en deux jours. Les dents serrés, la haine, elle les avait vus débouler avec des tenues impeccables de cueillette ; ils ont des tenues pour tout, comme des panoplies : la tenue pour boire le pastis au terrasses avec des bobs, celle pour la marche, celle en shorts exhibitionnistes ou lacets de partout pour rouler en patins à roulettes par les ruelles, celle pour les phrases savantes sur la géologie du lieu lancées avec mépris aux habitants ; elle avait envie de les mordre pour montrer qu'elle était du cru. Même le coucou

l'énervait qui accélérât sa rengaine pour théâtre camique avec l'insistance d'une diatribe, d'autant plus vite que la pluie floche redoublait comme si elle l'avait fouetté de ses lanières. La haine venait surtout à Zinaïda pour les week-end de l'Ascension et de la Pentecôte, de cette épouvantable ventraille hâtée au ras des routes ; elle les haïssait : les klaxons, la cohue, le tohu-bohu des accroches publicitaires qu'ils se lancent à même la foule pour qu'on les reconnaisse, à voix forte ; la quincaillerie des faux carrosses pimpants dans les villages ; l'afflux ignoble de la richesse ostentatoire... Pour ces coups-là elle comprenait Médard qui les tirait au fusil : il avait déjà eu deux procès pour ça. Les jeeps des richards suisses ankylosés et bouffis escaladaient aujourd'hui le moindre recoin que Médard avait connu inaccessible, impraticable de gentianes et d'arnica, secret dans son enfance. Maléfique vomit de ceux-là qui, lançant deux dobermans du fond de leur pavillon de banlieue pour peu qu'on approche de la grille, débarquent ici considérant que la campagne de fait leur appartient : ils pillent tout, piétinent, gâchent, affichent des ensembles moulants de plage et des lunettes de soleil à la papèterie, incapables de lire ensuite le titre des quotidiens de la montagne.

Comme il buvait le coup avec les gendarmes, Médard était devenu leur copain, et quand ça lui prenait il ressortait son ancienne tenue de garde-chasse contre ces envahisseurs, leur exhibant sa carte d'assermenté, les insultant de tous les noms et les forçant à se carapater en vitesse. Sans doute tous ceux de la montagne aujourd'hui avaient envers ceux-là le même dégoût que jadis les bourgeois avaient eu envers les "congrés payés" débarquant sur la plage de Balbec, mais il se trouve que les positions s'étaient de nouveau renversées et que les plus riches étaient allés jusqu'à piller la goinfrerie de parvenus et la vulgarité crasse des pauvres ; ils avaient aussi acheté cette bêtise en plus de la leur ! Ces phlegmons de l'opulence et du fric déversaient leur pus sur le fenouil, donnant au paysage de verdure les relents d'une gonorrhée. Cette année dans le chemin : jaune doré des fleurs de trèfle et rose tyrien des saponaires dans l'odeur très forte des genêts or et cadmium. Zinaïda veut s'installer sur un rocher plat adouci d'herbe pour bronzer nue mais il y a encore ces deux crétins de paysans père et fils à cheval incestueusement sur le même tracteur sur le versant d'en face tournant obsessionnellement leurs sillons circulaires dans un

grand champ pentu jusqu'au coucher du soleil qui vont s'exhorbiter à la voir. Elle trouve un endroit retiré ; il y a bien un grand rocher en face sous les sapins qui forme barre, mais si elle imagine un guetteur, c'est à tous les coups un Indien surgi de Fenimore Cooper. Trace d'un pinceau blanc mousseux dans le bleu uniforme.

Le 28 Mai.

Rosée persistante, odeurs insistantes : il fait enfin très chaud ce matin et les odeurs sont creusées en même temps que l'ombre. Zinaïda a cauchemardé : *“Des types vraiment laids, bizarres, sont assis à côté de moi et me font vraiment peur ; j'aimerais tant être couchée, blottie contre toi, ton corps, ton odeur : c'est affreux d'être animal dans un lieu aussi public. Ils sont déprimants à l'extrême ; la servante aussi est affreuse, et les clients. Mon Ange, ma Force, mon Paradis, mon Dieu, mon Bonheur, mon Équilibre, ma Maison, je t'aime à en mourir !”* Le matin elle monte le col en vélo et le cœur lui manque. Elle revient photographier une frange de bleuets en lisière d'un pré, là-haut, près du sommet, à 13h 45. Le Soir le ciel est obscur avec de très hautes étoiles rares.

Le 29 Mai.

Zinaïda se lève à 8h 25. Le ciel est couvert, tout gris, sauf une grosse bande de cumulus blancs avec de rares percées bleues le long de l'horizon. Elle a envie de mourir ; elle a rêvé de poursuites dans une école primaire où elle figurait comme coupable ; tous les autres s'en sortaient et se sauvaient inconnus par des méandres de couloirs. Zinaïda sent venir l'orage tout le jour, en particulier vers 14h où un petit vent se lève. Puis le ciel se dégage dans une chaleur plombée, dont toute l'herbe coupée par Yvon sur la route et devenue paille absorbe le feu, et il reste toute une façade grise à l'Ouest. Le soir le ciel se couvre au maximum orageux vers 18h mais il tombe à peine quelques gouttes vers 19h sans qu'il pleuve vraiment.

Nicolas a écrit à Zinaïda : *“À Bordeaux j'aime toujours traîner dans les greniers de l'Académie à rêver d'en être le pensionnaire ; c'est aussi fabuleux que nos vieux préaux de khâgne à Montaigne : depuis le plus haut pont de ce paquebot qui s'avance sur la Garonne j'admire surtout la démesure des cheminées de pierre et de brique de tous les îlots d'alentour, les toits très inclinés ouvragés de tuiles peintes en camaïeu rouge au-dessus des hôtels de la Renaissance, et le soleil couchant sur leurs immenses portes de boiseries brunes craquelées...”*

*

Je sors de l'école et ce même soleil couchant de la fin de mai embrase exactement le canal de la rue comme l'or fait de tout le désert une rigole pour la fondrie de la Reine de Saba ; l'ombre muséale, humide, fontainière, la nappe de marbre liquide aux nerfs surnageants des grandes façades classiques s'affronte à l'exotique dorure en poudre de l'illumination retenue. Cette rue infiniment creuse à cette heure-ci, artère de la basse ville, et là-haut en face la montée vers les collines poudreuses de Lormont et Floirac.

L'incantation outremerine des vastes portes des quais d'un brun écaillé, passé, grisâtre, poncé, presque effacé, est confirmée par la reprise en profondeur de gorge d'un chant négroïde par un locataire invisible, appuyée par des fleurs exotiques en pots transparaisant après le grenu d'un "verre cathédrale" et, l'étage au-dessus, après un étroit balcon, par la vue d'appartements vacants aux tentures décrochées et aux boiseries vides dont la surface de papier peint bleuâtre et déteint d'un mur en face se trouve frotté lui-même d'un pinceau d'or.

Sur le trottoir à côté il y a une porte de fer forgé toute de rouille qui rejoint la vocation d'ensemble de la rue dont les pavés résonnent aux moindres passants, bois de la scène pour un acte d'une tragédie importée du Sud américain, où quelques vélos ajoutent leurs légers bruits de frôlement. Passage du centre historique aux futurs possibles qui lance, au-delà de ses ancrés, un beau navire vespéral de réclusion et d'avancée, de permanence et de feux lointains.

Souvent les villes dans les soirs, portuaires ou non, sont prêtes à partir, et nous enlevés dans leurs flancs, liés à d'improbables tropiques, aux senteurs de plafonds de feuilles de charmes pourrissants. Jambe, disons iambe, disons infinie parabolique de l'hôte.

Au-delà : fraîcheur terrible des sargasses de l'ombre, parmi les roses des Négriers !

*

Plus loin et plus tard, des jeunes gens jouent du tam-tam sur la lumière orangée des bousclements rapides du fleuve qui va avec la marche tellement fort qu'il semble avoir désaligné, serpent féroce, les corniches des maisons du quai de la lune au-dessus. Plus loin encore trois chats tranquilles sur un muret mitoyen d'immenses jardins ouvriers sous les fortifications, en observent un quatrième en dessous, frayant entre les feuillaisons énormes d'orties géantes.

Il faut pouvoir donner ça (y compris la beauté éblouissante de cette mater-

nelle en pierre crayeuse datant de la Révolution et de sa piscine de sang, impossible à transmettre avec ses platanes, occupant tout un angle de rue où elle fiche son coin daté de puissance temporelle gardé de hautes grilles noires) et le casque de moustiques sous les tilleuls.

Le 30 Mai.

Nicolas est arrivé très tôt ce matin ; ils font d'abord l'amour de multiples fois comme ils aiment. Zinaïda sent bon le foutre en se levant, dans sa chemise de lin blanc à fronces ; il est déjà tard : le soleil en roue chromée gonfle ses artifices. Elle enfle ses mules, puis hâtivement la robe de chambre noire. La cafetière émaillée blanche est sur la table : Mémé a préparé le café. Un bouquet de fleurs des alpages devant le fenêtré ouvrant sur le mont. Il descend avec elle en ville dans la vallée. Ciel gris et vent froid. Elle veut envoyer des photos d'elle nue pour un voyage en Corse avec des amis gitans qui sera offert à condition de poser pour des magazines folkloriques ; c'est un tuyau de Damien. Il se fâchent à ce propos vers 20h. Il a fait tellement froid que Zinaïda en a attrapé un très violent mal de tête et des raideurs à la nuque en circulant dehors, qui nécessitent deux aspirines et de la codéine pour qu'elle puisse trouver le sommeil.

Lecture : "De Gaulle constitue le gouvernement."

Le 31 Mai

Marée fraîche au lever pour Zinaïda ; vent froid comme hier, pâleur plutôt que blancheur après 11h de sommeil ; le chat qui marche en contrebas sur la paille coupée et mouillée. Nicolas l'appelle depuis son hôtel à 10h. Il lui parle de la réunion du Comité d'Action prévue aujourd'hui à l'Académie avec Monnier, le correspondant du Ministère des Affaires Culturelles. Elle a renoncé à ce voyage artificiel. Il remonte chez elle le soir vers 18h et Zinaïda arrive peu après avec Bernardine-lunette. Il a lu une revue sur l'art basque, hélas ! "A pesar de boca."

Le 1er Juin

Zinaïda a un rendez-vous dans la vallée pour le travail avec Damien. Nicolas lui a dit : "Même Dante chante seul dans la nuit pour ne pas avoir peur." Le temps est toujours gris, couvert et froid ; elle a rêvé d'un spectacle d'illusionnisme dont elle était la patiente. Vers midi et demie Nicolas surgit sans qu'elle s'y attende : ils font l'amour sauvagement. Cette précipitation des bouches vers appendices et des sexes vers tout orifice, cette

secouade frénétique jusqu'à se débarasser de tout ressort la renvoie à *l'origine de l'amour*, avant toute notion de couple, dans une sorte de débâcle andalouse dans un désordre, un désert irritant sur une peau fragile... Il sent cela aussi, en état de perdition totale, dans un terrain vague de la pensée où des objets rouillés déchiquetés, incomplets à jamais traînent...

Le 2 Juin

Zinaïda constate encore la blancheur glaciale du jour en ouvrant les volets. Elle est obligée de fuir au dehors, de sortir pour sentir : odeur de menthe à travers les hautes herbes qu'elle coupe en avançant, grande profondeur d'ombre dans les creusements ravinés et touffus entre les champs où elle passe ; ballet de lunules assez vives emportées par le vent à midi et demie : elle renaît au jour, après le désespoir physique d'hier (pourtant plein de plaisir) ; sa question fondamentale semble être comment jouir du jour (et non pas le posséder) : le voici par exemple à présent, exultant au sommet de la pente après la fatigue bien sentie comme le bonheur des animaux qu'on a cru perdus toute une nuit et qu'on retrouve au matin. Elle téléphone à Nicolas reparti, à 16h puis à 20h. Puis à 23h elle lui dit de la rappeler demain au retour de son expédition dans la vallée. Elle vibre toujours à la sonnerie aigrette dans la bakélite : c'est devenu un réflexe conditionné par Nicolas ; elle se demande comment cette sensation pourra disparaître, tellement elle est liée à sa peau. La nuit le ciel est uni d'un bleu uniforme autour du premier quartier de la lune ; seule une étoile immobile au-dessous, et en diagonale à gauche un feu clignotant : rêveries archaïques.

Le 3 Juin

C'est une tache d'or sur le rocher aux ...pour Zinaïda en ouvrant les volets. Elle rencontre Yann le journalier qui débroussaille chez Médard ; il lui parle des complots des viornes qui infiltrent leur saloperie de raphia en douce sous les tiges des anciennes fougères mortes ou qui utilisent comme véhicule la lancée des ignominieuses ronces et la branche d'innocents fruitiers. Elle a des tracas vers 17h. Soir d'or frotté, brodé et bordé d'or.

Le 4 Juin

Le matin rien de notable pour Zinaïda qui a dormi dix heures avec des cauchemars où elle cernait à l'encre la prévision des chutes à venir : le chat repose sur le rocher d'en dessous et la regarde ouvrir les volets. Nicolas

appelle Zinaïda à midi : elle lui parle “d’une belle voiture rapide pour tirer la roulotte, etc... Jamais de maison, ne pas se tracasser, rien que des voyages légers...” Le soir bandes d’incarnat cendré entre des nuages bleu très pâle également cendrés, carbone ou vieille encre délavée à l’horizon et premier quartier tout là haut au zénith brumeux dans un fond gris bleu uni pastel encore plus pâle ; elle va voler des cerises avant que la nuit tombe tout à fait et la moindre cerise perdue dans l’herbe l’énerve.

Le 5 Juin

Pour Zinaïda après être sortie d’un cauchemar à New-York plein de meurtres et de dangers, il a fallu attendre midi et demie pour que *la suffocation du jour* vienne, ce bénéfice de la journée. Auparavant elle avait juste aperçu en se levant des cercles de terre plus foncée dessinés par le désherbage dans le potager de Yvon ; puis elle rencontra en contrebas le journalier qui avait taillé un jeune pin en épieu avec un grand coutelas avec lequel il s’efforçait de faire s’ébouler un énorme rocher reposant en équilibre périlleux sur l’arête d’un caillou et qui risquait de se précipiter à un moment tout à fait inopportun sur la route en dessous. Il s’acharnait ; on aurait dit Ulysse forçant l’œil du monstre, fouillant à la base de la roche la terre encore humide, faisant sauter les éclats de pierre, arrachant des lambeaux de racines et tout à coup le rocher s’effondra et roula comme une catastrophe, tandis qu’il revenait les mains toutes noires de résine et de poussière, mais qu’on enlève aujourd’hui bien plus aisément que du temps de Marcel.

Le 6 Juin

Toujours le rocher d’abord visible avec sa partie droite dévorée de lumière. En petit-déjeunant dans ce qu’il reste de jardin au-dessus de la pente filant vers la vallée, crudité des ballets de lumière renforcée par le vent vif encore frais qui fait claquer un des volets de la maison (elle ne peut dire “chalet” ni “ferme”). Médard ce con dialogue avec un énorme verrat : Marc ; c’est le surnom qu’il lui a donné ; il a la moitié de la gueule plissée et il bouffe du boudin ou des saucisses devant le copain, un autre gros con de charpentier bouseux. Elle espère que le cochon furieux lui bouffera les couilles. Elle grimpe en vélo jusqu’au col : le vent est très violent là-haut ; malgré le soleil elle a froid ; elle traverse une prairie de marguerites, d’armérias, de scabieuses, de bleuets, de trèfle sainfoin et d’ombelles indéter-

minées. Elle a emporté un livre avec elle ; elle le repose et elle dit : “Bon quoi, l’airedale pousse du nez la petite chienne jusqu’à la faire rouler, il y a l’ajout du bois de pommier au noyer pour fumer le bacon, le paradis des animaux, et puis surtout des tas de conneries sur les peintres comme “Millet peintre banal”... Quoi encore ?”

Le 7 Juin

Zinaïda se lève en grande fraîcheur lumineuse après 10h 30 de sommeil, malgré des cauchemars toujours aussi désespérants et faisant douter de tout futur. Elle entretient cette brillance alors qu’elle relit un bouquin de Burroughs, s’approche de la grande intuition du départ et du bâclage des lettres, mais la laisse échapper au lieu d’en profiter aux alentours de midi, car Médard arrive, elle est obligée de lui parler et elle retombe dans ce monde-ci ; elle part avec lui cueillir des cerises qui sont bientôt complètement mûres ici, presque noires, alors que dans la vallée elle sont déjà “passées” ; elle se dit que s’il y a un animal qui se nomme le glouton il s’accroche comme elle en agrippant le tronc des cuisses en cassant les branches tellement elle les veut avec férocité ; mais ce gros con de Médard qui ne cesse depuis trois jours de baffrer des cerises pète devant son nez dans les fourches de cerisiers en pensant sans doute que le vent emportera tout mais au contraire son cul épouvantablement puant gêne tout le paysage, infecte bleuets et ombelles qui tordent le nez, réussit à faire crever les ronces entre les troncs... c’est pire qu’Evguénie Sokolov : la coupole du mont se retourne d’un coup, avariée, la cicatrice à la main de Zinaïda se réouvre et se boursoufle et le pus y revient par amas jaune-verdâtre, le monde est un foie pourri !

Heureusement en fin de journée Nicolas l’appelle pour un long échange ; il lui parle de la jalousie, de Tahiti, de ses envies de partir à Papeete ou à Paea retrouver Chequito ; et du dermato à voir pour sa blessure.

Le 8 Juin

Zinaïda se lève à 6h 30 après 7h 45 de sommeil. Elle doit aller en ville puis Alain et sa femme l’ont invitée à manger à midi ; elle baffre trop et trop vite en hâte de partir : mal de tête dès qu’elle rentre, l’impression d’avoir perdu sa matinée, de n’avoir pas connu l’espace de la journée ; à peine rentrée dans sa chambre elle ressort : elle a besoin de faire une coupure pour avoir l’impression d’être libre, de rêver dans le jour, besoin de sa

dose de soleil et d'incertitude, quitte à retravailler ensuite pour Mémé ; elle retrouve Burroughs cette écriture chaotique et géniale ; elle chie à côté du *Festin Nu*, en plein soleil, et le relit à l'endroit où Nathalie venait relire Pagnol et ce n'est pas une reconnaissance du paysage qu'elle vérifierait en le lisant ; au contraire le paysage se vrille et plonge dans ce gouffre du livre, s'y précipite ; du coup la noix vomique prise contre la nausée devient un remède contre la came de Carl et de Joselito. Demain ils resteront ensemble toute la journée ("La fantaisie jusqu'au loufoque sur notre banquette, marquise !" dirait Jean) mais Zinaïda se demande si il ne va pas lui arriver le "même coup" que la dernière fois.

Le 9 Juin

N-oxycodéine et Librium pour Nicolas : expérience. Soir Noir. Sommeil de 2h 30 à 7h à peine. Fraîcheur en se levant plus tôt que prévu pour Zinaïda (à 6h 15) pour prendre le bus, comme d'aller dans une ville où on ne vous connaît pas, avec le *bonheur de reconnaître cet inconnu-là*. Elle retrouve Nicolas à la Victoire à 8h 30 ; ils vont Chez Auguste. Elle lui dit... qu'il est inutile de rester rue du Loup !... Évidemment il est déçu. Il aurait voulu encore passer 24h au lit. Que faire ? ils vont à l'Académie vers 9h 30 mais Michel Dumaroy est déjà parti. Ils vont au jardin, puis décident de prendre le train. À la gare, le train d'Arcachon est déjà parti, et le prochain à 11h 15 est un peu tard. Ils traversent le pont dans l'intention de prendre un bus pour les emmener mais finalement ils reviennent à la gare et prennent un billet pour Arcachon. Ils descendent du train à La Teste ; ils se promènent un moment : pas de plage visible !... Ils prennent un pot puis repartent et découvrent une campagne merveilleuse, un pays plat et désert ; ils s'y arrêtent et restent là jusqu'à 17h 30 environ. Nicolas parle de la façon dont Chequito aime "saisir les étoiles" sur le gaillard de retour d'Australie avec sextant et chrono à la demi-seconde. Puis ils reviennent vers la ville. Ils s'arrêtent dans un café et prennent le train à 18h 30 . ils arrivent à Bordeaux à 19h 30. Zinaïda repart chez elle tout de suite en bus. Le soir elle se couche à 23h.

Le 10 Juin

Nicolas est monté à Onnyx ; il a dormi chez Mémé . il est seul : Zinaïda est restée chez Bernardine-Lunettes. Il se réveille sur un cauchemar de terreur absolue : suffocant, obligé de bondir du lit, et sans aucune rémis-

sion ! Il se trouvait à Tahiti et il déplaçait des sortes de moulages d'assiettes, en résine, en matière plastique colorée, de part et d'autre d'un seul plâtre central ; mais une fois décollées elle étaient reliées entre elles par une charnière et c'étaient *des lunettes de mort* ! Ceci dans un village d'où quantités de fumées sortaient du sol. Horrible ! Il hurlait en pleurant : "Ça fait quinze ans que je les aime, les gens de ce village !" C'étaient des sortes d'indiens, très pauvres et comme si le cœur lui avait fait totalement défaut. Il s'efforça à tout prix de se rendormir, en prenant la position la plus aisée qui soit puis en se réveillant de nouveau il pense à ce qu'il a écrit à Zinaïda à propos de cette bâtisse toute de préaux où c'est *Le Temps* lui-même qui joue à la marelle. Tant de visages à glisser dans les rues dans l'ombre liquide du petit matin.

Ravage au ras des yeux de Zinaïda éblouie par le soleil pour la continuation de la cueillette des cerises, l'après-midi ; plénitude, gorgement. "Vite, ces glands rubiconds plein les mains, pleins la bouche ; Madame Le Bovaryste c'est moi !" Elle rit. Et le vent frais qui rabat feuilles et lumières en soudain, les raboue en frissons. Elle part, le panier débordant de rubis, n'admettant plus une seule cerise en sus, tout en convexité, très lourd, l'obligeant à changer de bras souvent et marcher très lentement pour ne rien perdre. Cette nuit elle dormira encore chez Bernardine-Lunettes.

Le soir ils devaient conduire un ancien copain du Jules à Bernardine dans un cinéma à San-Zorio, un gros costaud brun qui soulève des poutres d'une main ; mais avant il l'ont amené dans un restaurant à fondue et le mec n'arrêtait pas de regarder sa montre ; du coup ils ont raclé le repas, puis Jules-qui-avait-bu s'est gourré de route et de cinéma !

Le 11 Juin

Brochettes sur les bords du Lac Noir qui sentent fort les seringas. Dans les usines la grève pourrit. Nicolas a appris qu'à 8h à la Fac de Lettres un commissaire de la D.S.T. avait arraché des tracts des mains de ceux qui les distribuaient et que peu après des C.R.S. formés aux affrontements à la Sorbonne chargeaient par la rue de Crussol. Kemal aussi traînait par là ; il paraît qu'il voulait être écrivain public. Zinaïda a toujours du mal avec la Fête des Pères puisque le sien l'a abandonnée ; c'est sans doute en son honneur qu'elle mange une brochette à l'agneau avec des aubergines et des tomates, puisqu'il était Turc. Elle fait toujours des mélanges de moules far-

cies, d'oignon, de lentilles, de tarama et de concombre, et parfois des tripes. Il habitait avec son père près du château de Mehmet qui gardait le Bosphore avant la prise de Constantinople ; il lui a laissé des photos de la vieille maison ; son demi-frère habitait près de l'église du Saint-Sauveur de Chora ; puis ils ont tous déménagé avec les parents du côté du bazar égyptien et de Sainte-Sophie où il errait souvent adolescent. Il avait de la famille au mont Nemrud.

Zinaïda et Nicolas se sont retrouvés. Il y a eu une première séance avec larmes où ils ont fait l'amour trois fois ; puis un repas improvisé, du sommeil, et ils ont fait encore trois fois l'amour avec une pipe au milieu. Puis Nicolas a plongé dans une acquisition de terre de friche, de landes, d'ajoncs et bruyères : il y avait là pour la réunion un autre propriétaire qui était un enfant au milieu des ingénieurs-conseils et autres, et Nicolas devait faire en sorte de faire passer une rivière sur cet endroit pour rendre le terrain fertile, mais il fallait agir avec une persuasion délicate.

Le 12 Juin.

Beaucoup de vent, le sommet de la colline en face ensoleillé, et la vue des groseilles et des cassis mûrs chez Huguette quand Zinaïda se lève à 9h 30 après 10h 30 de sommeil. "C'était lui le plus fort..." seul lambeau du cauchemar dont elle se souvienne quand elle retrouve Nicolas à San-Zorio. Ils sont tellement furieux qu'ils en cassent le petit lit blanc après trois coups ; Nicolas a l'impression d'être un éjaculateur fou comme l'encre de chine que Nany a offert à Zinaïda. À 17h ils se reprennent encore pour trois coups jusqu'à 21h 30 ; Nicolas est mort ! Puis ils parlent de la mer... Melbourne... qui est allé en Australie déjà ? Le Capitaine. Il reviendra jamais ! C'est Nicolaï qui a dû lui parler des voyages de Cordelier à la recherche de rubis... il ne sait plus.

Le 13 Juin

Serai-je toujours aussi acharnée qu'hier matin se dit Zinaïda en se levant, fuyant sans cesse des "personnalités" successives dont elle n'a que faire ; verbiage des évidences. Petite fille elle était rentrée dans la pièce sans prévenir : le gars était nu et c'était juste pour lui signaler qu'il y avait un monstre sous le lit ; c'était l'horreur absolue. Quel âge elle avait ? Dix ans à peine... Les bonnes sœurs étaient en train de pisser dans des urinoirs pour homme et de se toucher en même temps, tâchant toute leur tenue à

cause des jets d'eau. Puis ils attendirent le concert en tenue de pyjama avec tous les musiciens, le grand orchestre, jusque vers trois heures du matin ; Nicolas ne sait comment il va réussir à veiller sur le gaillard ; il évite de mettre ce pyjama à rayures : il a l'impression d'être un condamné ; les étudiants ont vu les bonnes Sœurs danser ; certains les ont même draguées en les accompagnant et leur portant leurs livres reliés de la bibliothèque. Ombre plus grande de la maison avec la silhouette de la cheminée en ouvrant les volets, c'est-à-dire que la lumière sur les feuillages d'en face est reportée plus haut au-delà du grand rocher et au dehors fraîcheur d'automne, fraîcheur de la rentrée (*fraîcheur d'automne* ?). Elle entend de très beaux roucoulements exotiques ; elle monte dans le pré sans distinguer quoi que ce soit sous les arbres ; en plein milieu une ombre d'aile immense passe au-dessus d'elle, vivement : elle a disparu aussitôt ! Allergique elle éternue sans arrêt, fixe la haute rose rose, les clématites... Le matin Nicolas est très bien : incroyablement apaisé ! À partir de 9h il commence à déplier l'anus de Zinaïda. À 10h ils visitent la cité alpestre de Montana puis à Staffalp pour voir surgir le Cervin autrement ; il lui masse doucement le ventre sous la pluie de la cascade. Elle voit cette sorte de clocher mexicain à travers la première fourche basse du gros cerisiers de façon absolue. À partir de 13h ils font l'amour trois fois. De retour en fin de journée après des méandres autour de Verbier ils font des crêpes puis jouent à la belotte de 21h à 23h 30. Pas de cul mais de nouveau des cauchemars.

Le 14 Juin

À 6h du matin Nicolas fait "Bye !" Zinaïda s'est d'abord levée à 8h 00 pour ouvrir la basse-cour de Mémé, puis recouchée pour revoir ces putains de cauchemars où en allant à l'étranger les choses n'étaient pas interdites, et aussi pour récupérer une tranche de porc parfaitement cuite avec une croûte bien dorée qu'on venait de lui piquer juste avant le réveil. Il y avait même Énide morte qui lui proposait de coucher chez elle au lieu d'aller s'emmerder chez Delapente. Dans l'intervalle avant de replonger elle sort et entend une alternance de chants d'oiseaux, pas une roucoulade comme hier de tourterelle, non : deux notes tenues, et rien à voir avec le coucou... tout cela dans cette brume de soleil... Agréables cloches de la petite église puis des troupeaux d'en face, et tout de suite le ciel est gris, avec des

barres à l'horizon ; indécision quant à l'orage. C'est le moment d'installer tout un réseau d'Occupation électrique comme à Domme pour irriguer le rêve et l'emporter loin d'ici puis d'attendre jusqu'au soir le fraîchissement soudain de la délivrance des lavoirs.

À dix heures trente elle est de nouveau réveillée par Nicolas qui lui téléphone à propos des cassettes, du couteau à manche d'ivoire, du pressing. Elle sort et prend un chemin sur la gauche qu'elle a délaissé depuis près d'un an, qui rejoint un autre sommet en surplomb ; ces putains de paysans ont laissé la friche revenir pour dissimuler les chemins de randonnée et elle s'écorche partout aux ronces et aux ajoncs ; en même temps on ne peut pas dire qu'elle adore les troupeaux de randonneurs quand il s'arrêtent devant la fontaine de Mémé comme s'il allait en sortir la Mère Soubirous ! Et en plus des difficultés et des griffures il y a ces tonnes de connards absolus de mouchérons qui tournent et se collent dans tous les orifices du visage ; c'est sans doute le seul moment où elle aimerait avoir une queue : très grande et pour s'en fouetter. Elle atteint tout de même un endroit surnommé "La Cabane de Monique" : c'est une sorte de jetée ombragée, presque une allée faite de rochers avançant en surplomb au-dessus du vide et toute couverte de lilas mauves au printemps, et surtout permettant d'embrasser la rencontre des trois vallées et d'imaginer des possibles lointains.

Le soir Nicolas rappelle chez Josyane, toujours pour les cassettes de poèmes enregistrés.

Le 15 Juin

Le matin, saisie en descendant de sa chambre (sortant de la vieille radio de bakélite brune à cadran jaune et œil de chat vert de Mémé), de la mélodie du Quatuor n°1 pour piano et pour cordes de Brahms, cueillie comme le bouquet même de la sensation, la partie florale du pré, pure couleur de l'émotion. En début d'après-midi Zinaïda voit les poules *en toute vacuité*, comme dans une photo de Boudinet, sans aucun appesantissement. Descendue à San-Zorio elle regarde les gars remplacer une vitre blindée de la banque, qui a été dévalisée cette nuit : ils sont trois à la manœuvre, plus un à cheval sur la fenêtre béante du rez-de-chaussée, avec un chariot métallique chargé de contrepoids et comportant un treuil d'un côté et de l'autre côté une flèche de grue d'où sort le câble du treuil fixé à six ventouses-caoutchouc noires énormes qui tiennent la vitre ; les six ventouses

sont reliées à un tuyau de caoutchouc orangé vers un compresseur qui maintient constamment l'aspiration un peu comme les palpeurs à suction aspirent la feuille de papier sur une offset ou une table sérigraphique. Les deux gars du côté grue manœuvrent avec des gants, faisant passer la très lourde vitre entourée d'un gros joint noir très lentement de l'horizontale à la verticale, tandis que le troisième mouline ou démouline le treuil, et que le quatrième dans l'embrasure armé de ventouses manuelles aide à caler la glace dans son emplacement définitif garni de mousses avant soudure des contreforts d'acier. Au retour elle remonte vers un village deux cents mètres plus haut que chez elle qui avait de la neige jusqu'en mars ; c'est éblouissant ; tout a fleuri en même temps : les iris, les lilas et les roses.

Le 16 Juin

Nuit affreuse pour Nicolas : tondos autour de Vivien. Trop chaud sans doute... suffocation. Zinaïda se lève très tôt et prend le bus : le ciel est d'un gris étal de nuages moutonnants vastes au-dessus des groseilles de chez Josyane ; le vent, les premières gouttes qu'on croit tomber... mais il ne tombe rien... elle voit par les vitres la grisaille généralisée, les paysans qui s'excitent comme des taons autour de pieux qu'ils déplacent, de fourrages qu'ils abritent frénétiquement... toute cette vacherie tournoyante et insomniaque ! Zinaïda retrouve Nicolas devant la vitrine de chez Mollat pleine de romans de chevalerie ; il y a une soudaine lumière vive jaune-verdâtre des pluies d'orage mais sans qu'il pleuve. Ils vont à pieds rue du Loup... Mais avant cela ils prennent un capuccino à l'angle de Gambetta. Ensuite... ils restent ensemble et s'évadent sans vraiment fuir... ils ressortent vers 19h.

Zinaïda part à pieds jusqu'à la gare routière et Nicolas l'accompagne *avec tous les enfants endormis bien qu'invisibles*. Elle a pleuré de bonheur l'après-midi et avait envie de pleurer encore plus fort. Nicolas en partant était triste car Zinaïda lui a dit qu'elle serait absente la semaine prochaine. Le soir elle se douche. Elle se couche à 10h 30 et lit des poèmes de Nicolas. ("*Qui entasse les cailloux et trace des cercles sans fin ?*") Le soleil est tout argent en fusion au moment du coucher sur un horizon également gris-blanc : aucune trace de couleur. Un soir de cette semaine (mais quel jour ?) dans tout le ciel bleu très pâle et délavé il y avait de grandes barres rouge-orangé et comme une cité montante avec ses remparts et ses contre-

forts bleu et terre à l'horizon. Ces pauvres cons de paysans vocifèrent là-haut tout autour à rentrer sans doute les fourrages de crainte de la pluie demain ; ils vont sûrement travailler à la lampe ; ils font toujours marcher jour et nuit les machines louées ; ils mangeraient la bouse s'ils pouvaient l'accommoder et sarcleraient les routes.

Le 17 Juin

Zinaïda se lève à 8h 30 et part chez Josyane aussitôt sans déjeuner cueillir les groseilles à la fraîche ; il a plu sans doute un peu : les herbes sont mouillées le ciel est entièrement couvert ; dans cette fraîcheur aux jambes, cette odeur de la terre humide il y a à la fois le souvenir du jardin de son enfance aux arrosages d'été assez tôt parmi des plantes plus grandes qu'elle et le tournoiement futur de la saison alors que celle-ci commence à peine. Rien de plus con que le coq et le coucou qui se répondent par rapport aux autres chants d'oiseaux, comme deux ploucs invités chez Messiaen. Le coucou imite comme un douanier ses homologues en bois suisse. Le soir le ciel est ourlé de lavande noire avec une colline sombre comme un volcan au fond de l'horizon.

Le 18 Juin

Rien à noter après dix heures de sommeil sinon la rage remarquée du journalier que Médard a contraint à détruire une fausse "cabane" de lianes et de viornes empêtrées dans les ronces et les frênes courbés (littéralement esclavagisés par les lianes, ceinturés, forcés à la courbure vers le sol) et qui tranche là-dedans en hurlant comme s'il assassinait les Monstres de la Nuit, arrache les viornes et les ronces les plus grosses en les suivant jusqu'à leurs pieds, jusqu'au début des racines de Satan, et remonte trempé de sueur sous l'orage qui tourne depuis hier, tonne de loin mais ne se décide en rien à la foudre. Heureusement il y a la bonne odeur de foutre sous les chataigniers, puis - toujours venu de la chambre de Mémé - le premier mouvement du Concerto pour violon en ré majeur de Vivaldi joué avec très grande émotion par Gonzalo Soriano. Il pleut pour ainsi dire rien en début d'après-midi ; le sol reste intempé, poudreux. Nuit bien organisée bleue-noire avec étoiles justement piquées et notamment l'étoile du Docteur Berger, ce con !

Le 19 Juin

Zinaïda a dormi dix heures et demie : donc l'éblouissement avant toute

chose, le domaine précipité de la lumière, l'enchaînement de mouvements soyeux avant même de distinguer les lignes des herbes vives des foin, papillons blancs jusqu'à l'aveuglement en ouvrant sa fenêtre dans le puits de soleil qui donne en contrebas sur la grosse roche à foison d'herbes auprès du platane, cette chaleur forte derrière le rideau. 29 à l'ombre. Il fait une lumière d'incendie. Bancs vernis de lumière près de la basse-cour. Ciel bleu très pâle uni sans la moindre nuée. Le vent chaud semble secouer des braises avec des bruits de feuilles sèches ; c'est un sirocco éloigné. C'est seulement deux heures après le lever que tout le bénéfique du plein sommeil atteint sa plénitude, une fois les dernières bribes des cauchemars et du Voyage au Pays des Morts chassées. Elle s'était endormie en forçant la dose des somnifères et à chaque fois sursautait d'un spasme de la main droite ou de la gauche au moment de tomber dans le monde du sommeil : elle avait fini par se tenir les deux mains croisées pour empêcher ce spasme qui la réveille au moment de sombrer pourtant si bénéfiquement en souriant d'aise ; elle croit bien qu'elle mourrait aisément sans hésitation de cette façon si douce... Pendant qu'elle est sortie, Nicolas lui laisse un message chez Mémé à propos de "*primaire...*" de "*secondaire... pipeau... vitrail ou abjection*" ? Apparemment les deux lettres se sont croisées ; elle aurait dû ajouter un mot. Elle était sorti à entendre un vacarme de concassage de cailloux et à voir soulevés par la fenêtre d'énormes nuages de poussière : c'est ce connard de Sioul en tracteur qui joue les cantonniers et passe un gyrobroyeur sur les bas-côtés ; elle va vérifier qu'il n'endommage pas le jardin de Mémé ; ils sont tellement cons qu'ils réussissent une année sur deux à broyer les piquets, à arracher le grillage et à endommager les plantations. Un énorme oiseau, aigle, ou que sait-on encore, s'envole de derrière la clôture de Mémé ; l'ombre gigantesque de son envergure se projette sans qu'elle ait le temps de le distinguer. Le soir la lune seule et l'étoile polaire sont brillantes vives piquées dans un fond de ciel parfaitement uni ; puis des crêtes bleu sombre à peine au-dessus des plus hautes silhouettes de chataigniers très découpées, et les monts sombres plus bas.

Le 20 Juin

Zinaïda a dormi dix heures ("*Odeur des jasmins éloignés, à Varsovie*"). Ciel uniformément gris, horizon brumeux ; même chaleur à venir pour la journée semble-t-il et soleil de paille. Du moins on n'entend pas les vacarmes

ici ou là des paysans : certains sont peut-être crevés comme les gros taons aux yeux verts qui venaient sucer le sang sur les cuisses écorchées de Zinaïda hier dans la soirée, comme si c'était pas assez de la chaleur de plomb et des écorchures de toutes les ronces. Est-ce que la ronce même en hiver féroce cessera de s'élancer de ce côté-ci de la route qu'on éborgne afin qu'on puisse courir tranquille et passer comme il convient ? Est-ce qu'une coupure sur son flanc gauche l'incitera à déplacer ses lancées de troupes ailleurs ? Pas sûr : c'est tellement con ! Presqu'aussi con que les paysans eux-mêmes.

Le 21 Juin

À 15 heures Nicolas envoie un télégramme à Zinaïda : il a téléphoné 20 fois et il n'y a jamais personne, pas même la Mémé ! À 20h 30 idem. Il dévide 5 pages d'humiliations dans deux télégrammes à la suite.

Le 22 Juin

Il pleut à l'instant même où Zinaïda se lève après avoir dormi 7h 30 ; tout doux frottement dans l'air de la pluie ; aucun temple ne vaut cette pluie douce dehors, méritée, mais ça ne s'accentue pas et ça ne dure même pas. À 19 heures Zinaïda revient de Saas Fee et elle appelle Nicolas ; elle lui dit qu'elle ne l'a pas humilié ; c'est tout le contraire. À 20h 30 elle appelle depuis une cabine téléphonique en larmes : elle n'a "jamais connu une telle fusion ! Je t'embrasse !" Mal de tête le soir (fatigue, vin blanc, biscuits et fromage gras) ; elle prend une aspirine (500 mg). Ces temps-ci la toubib lui a administré des doses de vaccinoxinum ; elle a eu un début d'herpès, mais sans plus ; pas du tout la virulence habituelle.

Le 23 Juin

Zinaïda l'après-midi allongée chez Bernardine : un peu en face trous bleus du ciel entre les branches du marronnier vers les falaises abruptes d'en face ; à gauche tuiles. Sapins sur les hauteurs, petits ronds en haut à gauche. En bas à gauche mailles lâches, losanges arrachés, campanules bleues, souche, herbe indistincte. À 19h 30 Nicolas appelle Zinaïda pour rectification ; il s'excuse. "Je t'embrasse." Fond de l'horizon rouge de multiples valeurs le soir : du rouge sang de bœuf au cadmium. Puis elle reçoit du facteur peu après ces *bribes de souvenirs* :

"En arrivant à la montagne, le soir : le grand pré étagé en belles lumières en fin d'après-midi, la route de coquelicots, l'orage qui a tourné longtemps sur la

terrasse, les chalets avec la prairie rase aux meules rondes, beauté des monts couverts de brumes : le poème est à toi forcément...

L'air de rock en repartant le lendemain, qui me fait tout à coup retrouver ton petit visage, ton adoration absolue et muette, dans le noir, après tout ce bain de foutre, la fuite, les pins francs, les pleurs qui déforment la vue... Je pars seul de la montagne : froid humide dans le bus, chemise grise, phares ; certains marchent dans les allées trempées. Tu dormais, à six heures du matin ; je me retourne, la tête sur un plateau, je dois participer à cette grande loterie cosmographique noire et grise ; tous mes gestes participent de ton univers, tous nos actes insensés obéissent à une cohérence supérieure, une cosmogonie ; je me réveille : tes fesses à l'air, pas de duvet, ta croupe Apollinarienne, grandiose ; je prépare la pâte pour le gâteau au chocolat.

Je me penche : dès que tu ouvres les yeux, tu souris et tu m'embrasses."

Le 24 Juin

Zinaïda se lève à 7h 30 en entendant hurler le chien et après avoir très mal dormi sans doute à cause de la chaleur mais surtout des cauchemars. Le ciel est d'emblée couvert ; il semble qu'il pleuvra : orage à prévoir sur les cassis noirs qu'elle est allée cueillir aussitôt levée. Cri rauque d'un corbeau freux qui passe lentement au dessus, pépiement d'une mésange buissonnière dans le potager au-dessus tandis qu'un pivert s'acharne sur une souche à l'entrée du bois ; plus de coucou. Le copain de Yvon, Gallois est venu fendre du bois au merlin en contrebas du chalet de Yvon, devant l'écurie de ses chevaux : il en abat plus d'une tonne dans l'heure, calant les rondins de droit fil, certains d'une section de plus de quarante : acacias, frêne, chêne, châtaignier... et lorsque la lame du merlin se coince il frappe du côté masse sur un tronc plus gros qui dégage l'outil en faisant sauter la bûche en l'air à demie-fendue. D'autres fois il reprend presque à la volée, de côté une moitié qui vient d'éclater et la refend aussi sec. Il est enveloppé d'un nuage de moucheron et boit régulièrement une bouteille d'eau sucrée avec à peine de vin. Ensuite les bergers viennent tondre les moutons de la copine à Médard, en haut du chemin qui mène au col : ils coincent le mouton entre leurs jambes et le tondent ras en moins de dix minutes ; certains ovins chient et pissent tant qu'ils peuvent. De temps à autre il a plu quelques gouttes jusqu'à 13h mais rien d'affirmatif. Le jeune berger parle de cet abat de grêle qu'il y a eu voilà six ans en 62 quand il

avait dix ans, juste à la fin des cerises ; il n'a cessé de deux jours ("le ciel était entièrement blanc et la terre aussi"), glissant sur la terre sèche comme aujourd'hui arrachant et emportant des arbres énormes, défonçant tous les ponts en contrebas des rivières et détruisant toutes les cultures dont les jeunes pêches à peine amorcées.

Nicolas à 19h 30 par téléphone : "Bonsoir." Elle a aussi reçu une lettre de lui, qu'elle trouve belle : *"(Tout à coup le poème disparaît dans son lit de ténèbres ; on se couche pour s'abrutir comme on boirait le breuvage d'une nuit sans strophes. Les lys sentent fort et donnent la migraine ; les roses rouges sont comme mortes ; je secoue l'enveloppe des jours en essayant de deviner ce qu'elles peuvent contenir).*

C'est drôle : à présent, lorsque je t'imagine, je te vois toujours marchant au soleil, les yeux perdus dans les vagues par-dessus les pins scintillants et les toits de soleil.

Et en sortant de l'hébétude du sommeil, j'imaginai que je trouvais des bouts de pellicules, comme des photogrammes de toi sur la plage, enfouis brillants dans le sable, que j'extrayais, morceaux énigmatiques désordonnés, pour te voir resplendir au soleil, comme autrefois j'aurais cueilli des mauves tout autour de mon jardin, dépassant des herbes folles pour agencer un nuage survolant d'une autre couleur.

Je t'imagine aux mêmes heures de sieste où je n'aime pas la pluie, aux heures de désespoir et d'ajoncs, et je te voyais si nettement à travers ces photogrammes aux contours découpés brutalement aux ciseaux, à butée trapézoïdale, que je me demandais si tu n'existais pas vraiment dans chacun : juste le bout des doigts, pour être certain de ton profil, et la migraine frappe mon crâne plus que la pluie sur la tôle.

Le cœur, le cœur du timbre bat sur l'enveloppe tandis que j'éclaire tes "copies" sorties du sable en sauts plus imprécis que les sauterelles, comme un scribe se penche à sa table, de la bonne rayure des moineaux de Saint-François sur le verre du ciel."

Le 25 Juin

Zinaïda est levée à 9h 30. Un rêve avec une réussite (les cartes redistribuées, la réhabilitation), puis aussitôt hélas un cauchemar autour de Kingsley Amis à propos de *L'homme au pistolet d'or* et de l'ornithologue Bond : elle cherchait à tout prix la place de son père dans un train sans le

trouver et sans même parvenir à trouver son nom à dire au contrôleur pour qu'il le cherche avec elle : ...*Amis* ? *Osborne* ? Sans doute que la première dose de *Capsicum Annuum* hier matin lui a permis de sortir dans un premier tour du cycle infernal du désespoir, mais aussitôt après elle y est revenue en spirale ; c'est *la spirale* la forme de son cauchemar ; son copain qui fait dans le kiné-psy (pourquoi pas ostéo-psychologue sinon teinturier-diplomate ?) lui disait que c'était aussi la forme du progrès, par exemple autour de l'abandon par son père, comment ça revenait à chaque fois décalé d'un degré en passant par toutes les identifications. Pour Zinaïda c'est comme les comme les conneries de Lacrotte : langue de bois et bruit de bidon !

Le ciel est gris ; il fait assez frais pour manger des crêpes au sarrasin dehors ; mais malgré des éclairs lointains encore visibles hier au soir aucun orage, pas de pluie ! Les bouquets blancs de camomille près de la souche sèche d'abricotier, les fleurs oranges des courgettes visibles d'ici chez Yvon. Elle court dans l'après-midi mais la chaleur est oppressante. Vers 17h la teinte du ciel entre bleu-noir et bleu violacé semble porter la tension au maximum : elle souhaite une catastrophe ! 17h 40 : premiers grondements... Puis vers 19h tout éclate : torrents de flotte, approche du tonnerre : toutes les lampes et le compteur sautent ! Flamme sortant des prises. Enfin c'est un déluge de grêle : tous les chemins dévalent, les buses ont été bouchées en quelques instants. On rallume le compteur : fracas épouvantable ! Il est tombé sur l'église à côté ; tout a encore sauté. La grêle cesse bientôt et c'est la pluie constante ; on ne voit pas les coteaux d'en face noyés dans des orages de brume.

Nicolas écrit : "Zinaïda, je ne comprends rien à ton "théorème" de l'eczéma (avec un Z !), belle AndalouZe. La Zébrure du ciel *nous* concerne et je vais utiliser cette violente motricité vers le dégagement du Cervin, à venir te visiter dans cette mauvaise terre du Valais avant les contrebandiers d'automne. Je vois d'ici l'église claire au milieu des chalets noirs et bruns, les femmes descendues des "mayens" pour la tonte des moutons qui se dispersent avec les chèvres dans les ruelles soir et matin. En attendant je me distrais près de Jarnac à tomber des arbres et à déplacer des troncs de plus de cent kilos ; on se satisfait comme on peut ! Cette fois-ci la jambe (ç'aurait été la gauche !) n'a pas pris : j'avais eu la bonne idée de mettre des

protections.

La force de mon amour n'a rien à voir avec ma faiblesse à me décider à partir ; la seconde n'est que *l'ombre portée de ce que je ne suis pas*. Il n'y a pas de rapport de cause, de conséquence ni de proportion entre les deux ; ce sont *deux mondes indépendants*. Difficile décision de roulotte ; c'est comme un rêve éveillé, je me dis que ça ne peut durer. Il y a au mieux le pont de Brigadoon entre les deux univers, ou le passage Lapommeraye. Se disperser dans le paysage, s'oublier. Il paraît que Damned a encore parlé de Gertie à Nicolai. Il doit être marqué par son grand-père collabo et son père chef de clinique réac en diable pour fréquenter cette grosse schleu. Bien à toi, Nicolas."

Mémé a vu mourir Brune qu'elle tenait dans ses bras, emportée par le flux, la micheline, la tête arrachée. Yvette, dite Ritam, son amie, s'en souvient.

Le 26 Juin.

Zinaïda se lève à 6h 30. Le ciel est entièrement dégagé, le coteau en face jaune-vert pâle et il y a dans le chemin ce fumeux-lumineux d'après la pluie qui fait regretter les atroces cauchemars de la nuit où toutes les routes étaient bloquées par des barrages policiers. Grand vent sur les campanules. Les bûcherons sont déjà là, chez Yvon avec une fendeuse hydraulique d'une poussée de 16 tonnes ("*Sixteen Tons*" Les Platters). Il éclatent de la verne rouge, d'énormes troncs d'acacias et des rondins de châtaigniers d'une envergure de table, du chêne et du frêne. Parmi eux deux jeunes gros cons roulent des mécaniques mais se traînent. Le plus idiot n'arrête pas de dire : "On *vais* se le tomber !" Puis Zinaïda se recouche dans la tiédeur et se relève dans une blancheur magistrale et fluide en contrebas, à midi ; elle a presque froid. Les fleurs crémeuses de châtaigniers ne sentent plus le foutre depuis bientôt une semaine.

Le soir, coucher de soleil uniquement en bleus épandus de diverses valeurs à ton pétrole.

Le 27 Juin

Zinaïda se lève à 8h 30 après 9h 45 de sommeil. Elle remarque la lumière jaune paille au sommet de la grosse roche et une taupe morte en plein milieu du pré du potager en contrebas. Elle est extrêmement tendue à cause de son rendez-vous à la piscine, cet après-midi avec Damien, le "fils

de famille”, ce gars dont Nicolas trouve qu’il ressemble à son père disparu ; il doit lui trouver du travail dans une auberge de la vallée. L’après-midi elle cueille les cassis chez Josyane qui sont “pires sac à ficelles que Shakespeare” et pas d’Énorme Dick en vue ! Les groseilles en comparaison laissent leur branches diversifiées et séparables dans la cueillette, alors que les cassis s’emberlificotent et piquent tant et plus, ceci allié à un soleil de feu dans le dos, ce qui accentue sa tension ; elle est obligée de prendre une aspirine.

L’après-midi elle va voir le gars qui lui offre à boire du punch au soleil ; ils nagent puis s’allongent en pleine chaleur sur la céramique ; Zinaïda est assez saouïe ; à un moment il prend sa tête et la pose entre ses genoux ; elle se laisse faire et sent soudain la pine qui gonfle contre son oreille et tire sur le slip à n’en plus pouvoir. Le gars se penche lentement et l’embrasse à pleine langue dans la bouche ; il pue ; elle n’aime pas l’odeur de mercure de sa bouche, celle de ses aisselles ni pire celle de sa pine qui doit suer dans son nylon ; mais malgré ça elle se laisse faire et se demande pourquoi tandis que monte en elle une colère de papiers maigres de pauvre ouvrière. Elle n’ose pas penser à Nicolas, pense à sa mère à l’asile en guenilles, énorme, monstrueuse ; elle la voit avec ses grands bras de misère toujours si mal défendue, avec son humanité subite de gros clown tandis que le peuple crispé de ses fantaisies animales envahit le papier à fleurs de sa chambre.

Le 28 Juin

Zinaïda se lève à 8h 15 après 8h 30 de sommeil ; elle a bien tué une femme cette nuit en dissimulant le corps ou l’arme, mais sans angoisse autre que celle qui réclame Argentum Nitricum pour ce léger spasme de la glotte qui donne l’impression d’avoir une plume impossible à chasser au fond du gosier. Il a plu encore pendant son sommeil ; la terre est un peu plus meuble. Le ciel reste gris malgré le soleil et la température n’est pas très élevée. Le matin elle fait du ménage : aspirateur et chiffon. L’après-midi elle finit la cueillette des cassis chez Josyane et se souvient comme c’était bien l’an dernier à la même époque quand elle ne connaissait pas encore ce gars ; l’orage tourne et tonne un peu mais il ne pleut pas vraiment avant le repas.

Le soir : découpes de lignes de crêtes dans le ciel, bleues sur fond jaune avec chutes obliques de rayons dorés. Elle téléphone à Nicolas pour lui demander son avis sur ce travail. Puis enfin la ligne saute une ou deux fois

et il se met vraiment à pleuvoir.

Le 29 Juin

Zinaïda se lève à 9h 58 après plus de dix heures de sommeil ; elle a moins le dos crispé que d'habitude malgré les coups de soleil à la cueillette des cassis hier après midi. Il y avait cet architecte qui voulait disposer un immense calicot politique et de revendication ("Et Ulrike, elle a glissé sur quoi ?") dans la salle où elle se trouvait ; il n'y avait, dans l'oppression que la solution pour elle de fuir à l'étranger. Au lever : triangle d'or éblouissant dans un vaste impluvium venteux, majestueux ; la glycine, les feuilles du soleil, les géraniums rouges, les lys odoriférants, les toutes petites paquettes ; delphiniums et oreilles d'ours encore plus veloutées grâce à la pluie qui les imbibe ; lavande ensuite ; tout délavé de pluie et de lumière, petit vent frais, *presque futur*. Le vent frais qui amène sur les yeux clos la fraîcheur, l'humidité à force des pluies des deux ou trois dernières nuits, même si intermittentes, un bonheur inattendu, une tranchée dans la saison ; on ne dira jamais assez le plaisir de ces aperçus, comme une brise de l'Ouest traversant en diagonale. Lumière, couleurs, fraîcheur, vent toujours mêlés.

Le 30 Juin

Faire en sorte que l'histoire continue, fut-ce la plus réactionnaire ; le patrimoine, ce serait ça le constat de la journée pour Zinaïda. Elle hésite à prendre ce boulot dès demain. Elle s'est levée sans s'en rendre compte à 7h sans avoir dormi, réveillée une demie-heure avant, puis une heure, puis une heure, ainsi de suite à rebrousse-poil... Du vent elle ne s'en aperçoit que vers cinq heures après avoir perdu plus de deux heures à traîner dans les grands magasins de la vallée sans savoir quoi acheter sinon du café, et alors que la chaleur l'écrase. Elle a bu chez ce gars idiot et ne s'est pas trouvée saouïe à mesure comme elle le souhaitait pour faire l'amour avec lui sans s'en rendre compte, mais tout d'un coup chez elle, *abruptement*. Ça lui tombe dessus avec chagrin et regrets, remords. Ajoutant au désordre de tout ça elle s'est consûmée pour ainsi dire, elle a perdu toute sa force avec lui, puis encore au retour dans un rapport auto-érotique rapide comme une chienne qui se gratte le flanc jusqu'à s'écorcher au sang en vain parce qu'il ne l'avait même pas faite jouir. Puis elle mange un œuf à la coque et de la semoule sur ce fond d'alcool comme pour le tarir ; rien de tout cela par faim ni par désir mais comme un caillou tombe et fait tout dévaler ! Elle

court un peu d'abord, prend en quelque sorte un bain dans la canicule, dans la poussière sans girolles, les houx de cuir vernissé, puis reste un long moment fixe sur un énorme rocher à observer toute la brillance ondulante des peupliers sur le coteau d'en face, la calme retenue d'ombre ouateuse de l'immense sapin et grâce à cela elle recompose la Carte, reconstruit la journée, lui redonne une organisation après tout le désordre des pulsions en cailloux cahotés. Elle est celle qui agonise et qui voudrait rester sur un canton du temps pendant que le mauvais temps, lui, passe et s'enfuit ailleurs au-delà des frontières. Elle voit des tracteurs s'en aller chargés de meules de foin qui ne reparassent jamais. Elle a réussi tout de même à prendre *une suée, ce baptême du jour* dont parle Saïd, bien que tard, et du reste un oiseau insiste de façon exclamative maintes fois dans la fraîcheur relative du sous-bois pour exprimer cette libération par sortie hors de soi, cette naissance nécessaire chaque jour, venue du monde des images. Mais elle était trop morte avant.

Elle se réjouit déjà de la dizaine de jours qu'elle va passer avec Nicolas en oubliant cette aventure ; les moindres haltes qu'elle envisage ont toute la puissance d'une joie simple : cet arrêt sous les grandes futaies humides du Massif Central, la fatigue trop grande du premier soir. Elle l'appelle vers 19h.

Nicolas a passé toute la nuit à rouler (plan Orsec, hélicoptères...) Elle lui parle de la suée. « Moi aussi j'ai connu cette joie surnuméraire hier matin en revenant de courir, ce grand bonheur imprévu ? "*Pas la liberté, la libération*" comme disait Flaubert ce porc esclavagiste. Là-haut les fleurs de chataigniers sentent de plus en plus fort le foutre ces jours-ci. » Elle aussi a remarqué ; elle dit : « Moi je suis Spermula la Vampire dans mon palais serti de fenêtres de diamant ! ». « J'ai dormi, j'ai passé ma journée à dormir. J'ai dormi puis je t'ai appelée vers 14h. Je me suis rendormi et je t'ai appelée. J'espérais que tu aurais laissé un message pour moi à quel-qu'un ici. »

Puis il l'appelle de nouveau à propos de ses plans avec des produits speed, etc. alors qu'elle vient de s'engueuler avec tout le monde (le gars au téléphone, son copain cuisinier...) à minuit dix.

Joyelle et Hill doivent bientôt rentrer de leur voyage aux Amériques.

Le 1er Juillet

Zinaïda se lève à 10h dans un éblouissement-paille sans rien à signaler que cette sortie bienheureuse des Enfers (procès interminables, Stéphane trahissant son secret...) Elle court récupérer des graines pour les poules de Mémé, va chez Yvon prendre un cageot d'abricots pour les confitures et la confection d'un gratin et revient vers midi et demie : calme d'éternité du temps.

Immobile. Ne pas parler. Qu'on sache rien de nous. Êtres bruts. Personne. Avec une sorte de hâte à longer les champs. Ici les coquelicots, là les bleuets dans les blés. Prendre garde tout de même : pour un peu elle tombait contre le mur en vélo. Après l'orage les mille sous-lieux de verts variés, ces petits univers juxtaposés les uns à côté des autres.

Oui, cette certitude qu'on a *d'en tenir un*, par exemple entre pin et chêne sur ce versant. Et là dans la cloche creuse des cerisiers... non : *du* cerisier, *de ce cerisier-ci*, exactement, pas un autre, à cette heure-ci.

À 11h 15 Nicolas devait la réveiller mais il tombe sur Mémé ; il lui dit de l'embrasser et qu'il rappellera dans l'après-midi. mais quand il rappelle elle est déjà partie sur la plage à San-Zorio retrouver le gars pour commencer son boulot qu'il lui a trouvé chez son copain cuisinier. Il voulait lui dire que si elle était dans la confusion c'était à cause de lui, de ses valse-hésitations, de son éloignement, etc. Que c'est lui qui la dévore et qu'elle ne doit pas confondre, que ce lieu de travail est sûrement bien plus correct que celui de l'Auberge sous la Cascade. Et certes si elle avait entendu cela elle lui aurait répondu qu'elle brûlait toute son énergie en nuits blanches de ne pouvoir les passer avec lui. À 19h 30 il réussit à la joindre en plein début de son travail (elle était revenue prendre quelque chose en bas dans sa piaule) ; elle lui demande si il vient la retrouver après son travail : il lui répond que non.

Le 2 Juillet.

Zinaïda se lève à 9h après d'énormes bondissements cardiaques de la nuit : haut du rocher dans le soleil ; paysan au-delà qui ramasse l'herbe fauchée de la veille à la fourche dans un pré. En début d'après-midi elle se force à courir et à suer pour chasser ce malaise qui lui fait craindre une crise (cardiaque, épileptiforme ?) Elle craint de devoir être internée un jour prochain comme sa mère ; elle est terrorisée par cela. Sa mère, on l'appelle "l'ogresse", à l'asile.

Nicolas lui a écrit : “Le vent souffle à travers la ville, secoue les arbres, les livres, redistribue les idéogrammes en désordre, renvoie les bouffées d’odeurs florales de notre promenade aux crayons noirs HB et 6B semée de frelons & bourdons combinés. C’est la *Guerre* des insomnies atroces dans des fictions éparses sur mes propres capacités *d’accéder à l’impossible*.”

Le 3 Juillet

Zinaïda se lève à 9h 30 : visée tendre de foin, lavande... “Ainsi on n’aura jamais écrit que le prologue avant la grande bataille ou les préalables du coït, se dit Nicolas à une grande distance de là, avant la poix enflammée et le sang...” Il songe à l’orage bas, à la volée de flèches du Prince Noir la fois où ce furent les piétons boueux à la face de steak qui gagnèrent.

Il lui a écrit : “Merci dix mille fois de ton envoi : il n’a pas été abîmé ; la grande feuille de papier à la main était cousue et ficelée de fil noir ; elle contenait des cheveux et un petit mot d’amour sur une feuille d’or. Enfance indéfinie de la traversée des Mondes. Ici j’observe les platanes des boulevards fiers et de l’autre côté du bloc un paysage agréable jusqu’au ponton, à la jetée... Il y a une petite épicerie sensuelle, comme celles dont parle Hill à New York, avec des pâtes au parmesan et au basilic, aux tomates, des poivrons à l’espagnole, des calamars grillés... puis un glacier. J’ai également traîné dans le Parc du Domaine. Ailleurs j’ai vu un zoo sans les animaux (sauf des larves et des moules !) mais avec les cacahuètes de cette ville-singe.” Il se souvient de la nuque soudaine et nue au sortir de la douche, dégagée par sa main tiède.

Le soir pour Zinaïda : l’or éblouissant à travers les branches du châtaignier en montant le chemin jusqu’au ciel bleu pâle aux immenses nuages gris, puis plus tard cratère de volcan au-dessus de la crête de sapins verts.

Le 4 Juillet

Ce matin elle sort presque nue (soutien-gorge de bain) : vent frais, surtout l’hémérocale orange et d’autres pourpres plus haut. Putain de bruits de scieries sans arrêt, jour et nuit ; hier soir, visibles à près de 22h sur les hauteurs d’en face à effectuer enfin leur dernier lacet en tracteur : trois bûcherons avant la vinasse du soir. Elle part dans la prairie sèche : encore des chardons ! Elle appelle Nicolas à 17h 57 ; elle a envie qu’il vienne ! Mais il n’est pas là.

Le 5 Juillet

Zinaïda se lève à 8h 30. Impatience de travailler comme pour se défai-
re de la nuit et de ses harnachements. Tout au long de la journée le temps
qui semble tourner à l'orage (ciel très noir) ne se décide pas. Zinaïda refuse
de répondre au téléphone ; elle se doute de qui ça sera et de ce qu'il veut
encore. Elle est dans la terreur de rater Nicolas. Pluies très brèves vers 13h
et 15h mais comme pour produire une évaporation beaucoup plus intense
ensuite où l'air est de feu. Zinaïda marche pieds nus sur la route et se brûle.
Elle pense au cantonnier qui lui disait qu'il fallait étudier le mal absolu
dans l'épine ignoble qui se faufile insidieusement jusqu'à piquer violem-
ment la partie la plus grasse du gros orteil. À 19h 20 elle n'y tient plus et
appelle Nicolas. Enfin il finit par faire un peu plus frais à partir de 20h
sans toutefois qu'il ait plu. Zinaïda n'a pas atteint cette limite de l'épuisement
qui rend ses cheveux souples et "renouvelle le rein".

Le 6 Juillet

Zinaïda se lève devant un horizon bleu-noir et vert foncé à neuf heures
avec beaucoup plus de nerfs que nécessaire (ceux de l'irritation d'hier plus
ceux de l'insomnie dûe à l'orage de la nuit et au fait qu'elle se soit levée
plusieurs fois pour clore les volets) et beaucoup de ratages : café renversé
bouillant, l'eau jiclant partout dans la salle de bains... Bref une matinée à
se rendormir. Il y a eu tout de même de vrais abats d'eau si bien que jus-
qu'à 11h il fait encore frais.

À 18h 57 elle appelle Nicolas mais la conversation est coupée et il la
rappelle à 19h 15 pour lui laisser des indications à propos de Nycéphore
(chaussures, fripes, adresse, revue, etc...)

Le 7 Juillet

Zinaïda se lève tôt à sept heures sans rien voir, sinon la fraîcheur sentie
du départ et des pluies nocturnes. À 0h 07 elle croit qu'il lui a raccroché
au nez ; elle pense qu'il peut comprendre comme il lui manque. Elle reçoit
une lettre de lui :

"Zinaïda,

Ma petite chérie,

Mon adorée,

Je suis comme le dieu Pan, privé de Tout par toi, donc de lui-même, hir-
sute, plus circonflexe qu'admissible, dressé dès l'aube parmi les touffeurs

incendiaires, coucous, anémones, ceci, cela. Dans une fureur à nulle autre pareille.

Pas d'autres nymphes à perpétuer, que les tiennes.

Le cœur est là davantage, plus que j'aimais jamais ; il scande la pensée, tambourine.

Formidable suffocation liée au temps, à l'ombre des tilleuls sur les places, devant la mairie aux volets fermés, la tranchée faite des engins.

Là devant, toute la matière de la Terre par son chant fume et souhaite.

À tous les instants le court lieder, les nappes jetées, les ombres fortes de la saison portée à son apothéose, la pleine pliure de l'année, là encore comme un coin se fichant dans la housse du temps, et t'évoquant... En vain !

Les cerises passées, noires de plénitude, les éclats craquelants du futur maïs, les dahlias et roses-thé en surplis de bords ondulés, en vagues incarnates, tout cela rugit, avec moi, fond, lance d'épaisses taches préhistoriques, industrielles, obscènes, des lueurs en travers de la route.

Parfums à la dilatation des gorges, races de cailloux, déblais de champs, cascades de chaleur, miroitements, blés qu'on peigne, frottent sur mon être *vacant*, fixe, hébété, arraché de toi.

Je ne veux plus être ce pauvre clown célibataire, unijambiste, résine éparse, parole jetée, ô toi qui me recomposas épuisé, enfin *sain*.

Je t'aime de toutes mes forces,

Nicolas."

Le 8 Juillet

Zinaïda se lève à 9h après onze heures de sommeil, aussitôt très touchée par les rayures de lumière et les traits de fraîcheur simultanés du vent. Sentiment d'ombre dans le sentier humide sur tous bouquets et massifs, les lys orangés, les lys blancs, les lys rouges ; chat sur les tuiles, soleil qui touche à peine le dessous en lisière du toit, le sommet des chataigniers ; soleil frisant par ses copeaux ébouriffés dans tout le pré d'herbe grasse au-dessus. Mais elle n'a guère le temps d'en profiter, d'y réfléchir, prise aussitôt par la réfection du poulailler sur lequel il faut coller du plus fin grillage pour éviter que les poussins se sauvent à travers les grosses mailles.

Médard ce con en laisse échapper un qui se réfugie sous une pierre et comme il a l'air de le narguer il lui lache une décharge de plomb ; le pauvre poussin hurle et se traîne et ce con de Médard l'écrase du pied.

Cette nuit Zinaïda disposait différents témoins, piquets, poteaux à différentes hauteurs. Elle appelle Nicolas à 10h 27 pour lui dire qu'elle a toujours envie de le voir, qu'elle pense à lui tout le temps mais il n'est pas là ; elle pleure au téléphone. Elle voudrait tant qu'il l'arrache de force à cette histoire ; mais elle n'ose lui dire.

Nicolas l'appelle vers 11h 15 ; il lui dit qu'il lui a écrit. À midi elle reçoit sa lettre :

“Le temps orageux aidant, je n'arrive plus à dormir. *Tendu*, à craquer ! Ne te voyant plus, je ne désirais pas. Mais t'imaginant bientôt, je t'envisage et te dépaysage toute, m'engouffre dans le panorama, et ne sort d'un endroit que pour en visiter un autre ! Ma queue au fond de toi, ma langue sur ton petit con et ton trou du cul, bref... toutes les combinaisons y passent, qui dans la réalité sont évidentes, mais qui dans l'absence sont *atroces* ! Je te joins un morceau de journal de “nos débuts” : ni revu ni modifié. Je ne sais encore ce que j'en ferai. Ainsi qu'un autre texte pré-historique (c'est-à-dire qui prépare notre histoire). Je t'embrasse et t'enlace partout de toutes les façons possibles, pensables et de toutes les autres...”

Le 9 Juillet

Monts bleu-gris de chaleur pour Zinaïda qui se lève à 9h 30. Nicolas l'appelle pour lui dire qu'il s'attriste de l'entendre ainsi en si mauvais état. Il n'a pas bien compris le détail des affreux cauchemars de l'autre nuit, mais il croit en avoir saisi le fond noir comme les peintures noires de Goya. Il y a le journal régional qui traîne avec la photo du patron de l'écurie de courses ; Zinaïda n'a pas eu le temps de le cacher. Il s'étonne qu'elle n'ait pas remarqué combien il ressemblait à son père sur la seule photo qu'elle en avait en jeune marié avant qu'il l'abandonne et qu'elle lui avait montré. Il dit : “On n'en veut pas au Vent, à la Montagne, ni au souffle dans les cheveux.”

Le 10 Juillet

Lumière claire de l'Est sur les rondins de bois ; air frais. Vent coulis à la poitrine et platane aux trois-quarts dans l'ombre ; lumière humide sur le coin de la roche en contrebas. Orthensias éblouis blancs contre le mur. Au

contraire : très lourde chaleur en ville où le macadam fond et se colle en plaques aux chaussures : elle pue en rentrant ! Le soir or poudreux sur les hémérocales pourpres.

Le 11 Juillet

Cette nuit Nicolas rêvait qu'il réalisait deux ou trois peintures boueuses ; puis Zinaïda débarquait et elle en découvrait, toutes plus belles. "C'était la multiplication des peints ! il dit, toutes plus belles et surtout plus *justes* les unes que les autres." Peut-être qu'à présent elle devenait le Christ-Femme qu'il avait déjà rencontré dans des cauchemars de guerre et de bombardement voilà deux ou trois ans...

Zinaïda se lève à 8h comme si c'était beaucoup plus tôt lorsqu'on a le plaisir de dire le jour mais elle n'a envie de rien, épuisée par une nuit d'insomnie inquiète ; elle ne se soucie même plus de savoir où en est le Tour de France. Elle sait qu'elle va retomber sur *lui*.

Le 14 Juillet

Soleil. Vent frais. Zinaïda ne déjeune pas dehors ; en bas Mémé regarde le défilé à la télé. Médard fourgonne dans le couloir. Zitrone, cornettes... Puis tous ces cons qui parlent d'art encore à la radio ; quelle horreur pour l'Art Brut comme elle ; jamais aucune chance, même si son père Turc ne l'avait pas abandonné, même si sa mère n'était pas un gros cachalot échoué en H. P. « Peut-être qu'il est reparti en Turquie tellement Médard et Alain le haïssaient ! dit Nicolas. Il nous faudrait survivre au bord d'un lac gelé de pâte d'amande. »

Le 20 Juillet

"Cher Nicolas, toute la semaine dernière on est allés vers Airolo, le Saint-Gothard et Göschenen ; on est passés entre Rhin et Rhône jusqu'à Interlaken pour admirer les arêtes de la Jungfrau. On a pris le petit train pour Lauterbrunnen jusqu'à une cascade effrayante qui bondit à 300 mètres de hauteur. Avec le funiculaire on s'est rendus à Hürren et tout d'un coup on a vu l'amas des glaces croülantes du Schwarz-Mönch, et dans les alpages aux pieds de l'Eiger les vaches carillonnantes dans les myrtilles. Puis on a gagné l'observatoire du Jungfraujoch dressé sur le sphinx là où des chiens polaires tirent dans des traîneaux des voyageurs vers la cabane de la Concordia. C'est là qu'il doit racheter l'hôtel qu'il voudrait que je décore, ou même dont il souhaiterait que je m'occupe.

Plus tard vers le Finsteraarhorn on a suivi la route de l'ancien hospice en lacets jusqu'au Lac des Morts, perdu dans la grisaille et les nuées mauves, sa croix hirsute sur les bords.

6 Août

Il y a non seulement la fraîcheur de la nuit qui dure toute la matinée, mais encore le vent frais qui persiste l'après-midi en sus du soleil, avant-scène de la saison prochaine. Zinaïda écoute "Le Galérien" par Germaine Sablon (et curieusement revoit la scène où Ben-Hur est fouetté, avant l'assaut du navire percé à flanc) et des enregistrements sauvages d'El Camarón de la Isla et de Paco de Lucia. Nicolas ne répond plus, ne fait plus signe depuis 15 jours.

19 Août

Les labours se sont faits ces jours-ci sans que Zinaïda le remarque. Premières pluies de la saison qui tourne, ciel joufflu de gris romantiques, nuées de mouches se levant tout à coup en tourbillons au-dessus du poulailler. Aujourd'hui le bénéfice du ralentissement. Elle a trouvé les premiers champignons, arraché des girolles par bouquets compacts "pour que les chacals en profitent pas", sans même prendre le temps de couper le pied ; des fois à entendre des voix dans les bois, des familles, elle se croirait au théâtre, dans une pastorale du XVIIIème aux joues de biscuit. Ou bien du théâtre africain : les premiers colons, le sable qui brûle leur plante fragile immature rose de nourrisson, "le produit de la casse", comme dit Gérard, de la langouste à vif. Elle ferait bien Thermidor, plutôt avec eux. En bouilloire tout ça : Médord les abat au fusil et elle les fait cuire, et les os bien récurés ! Ils les mangeraient ensemble avec la Mémé qui rigolerait : elle en reprendrait, c'est sûr, du jumeau suisse, de l'entrecôte de grosse vache de la vallée.

20 Août

Légère exaltation de la chaleur pré-automnale pour Nicolas, euphorie de Tancrède (celui du "Guépard"), légère douceur à errer dehors comme s'il écrivait dedans. Ce bénéfice s'enfuit sur un rien : retard pris à parler avec les voisins, verre de bière non souhaité, geste méchant vers le chat... moins que cela : une bribe de mauvais souvenir, un Z.

25 Août

Zinaïda remarque le soleil couché tôt, vers 20h 30, un ciel moutonnant

indécis, une averse d'à peine cinq minutes au début de la nuit. "Faut-il vraiment qu'on parte ainsi en roulotte comme le veut Nicolas ? On devrait faire un mariage royal, danser tous les deux au plafond. Une vitalité absolue sortait de l'arbre."

27 Août

À 13h 48 en sortant dans la forêt Zinaïda remarque le ciel couvert, au-dessus des sapins des ourlets sombres, vent remuant un peu de fraîcheur dans les sous-bois. ("Ceux qui n'en *ont* pas ou ceux qui n'en *sont* pas ?")

28 Août

À 17h 50 coucher de soleil pour Zinaïda dans les verts : vert véronèse, vert de vessie, vert émeraude avec le soubassement de bleus noirs orangés. Puis en ressortant à 8h 07 barre d'or sur une terre de ce même bleu orangé où vont des multitudes de moutons fluides tandis que bien plus haut que les montuosités d'ici c'est sacrément décidément l'Olympe, formidable Titan noir d'acier tueur d'hommes à la crête d'or flamboyante, Matterhorn aux flancs d'obélisque abrupt labouré tout le jour de chutes de pierres, campanile géant avec tout au bout de la chaîne le Mont Rose et tout là-bas sur le côté la Dent Blanche. Vivre, c'est trahir le plus précieux. Il faut partir de soi, se quitter à tout jamais.

29 Août

Le ciel est uniformément gris et triste au-dessus des rameaux de frêne jaune-vert ; aucune ombre. Cela était impossible à prévoir à partir du crépuscule d'hier pour Zinaïda.

5 Septembre

Zinaïda levée à 8h 38 ; le soleil à peine au-dessus du pré, à droite, vers le Sud-Est, au-dessus des moutons d'Yvon, astre qui raccourcit désormais son orbe, l'incline près du sol. Vent et lumière frais sur la colline d'en face où au milieu des pins immobiles les châtaigniers à reflets blancs des feuilles brûlées par le soleil qui semblent des fleurs tardives, créent un remous beaucoup plus fort que les chênes et les rares peupliers d'au-dessus.

14 Septembre

Quand Zinaïda ouvre la fenêtre : immensité navrée par la pluie des orages nocturnes et grandes nuées blanches à l'horizon comme après la mousson au Vietnam ou au Cambodge, cette mousson qui rythme formidablement la crue du Mékong, le géant endormi à la puissance diabolique

dont leur a parlé Marguerite. Zinaïda a rêvé que Nicolas et elle avaient des enfants et que par l'intermédiaire de sorte de "palets" électriques de télécommande ils faisaient du mal à leur fils déjà grand, sans le vouloir. Puis elle rentrait plusieurs fois dans leur voiture rouge, sur leur chemin boueux, et la petite voiture décapotable se retournait plusieurs fois, en tonneaux, déportée sur le côté, semble-t-il ; on voyait la petite au-dessous, coincée, qui avait très peur, criant. Mais à chaque fois heureusement Nicolas venait les délivrer et les sauver, même si cela se reproduisait mainte et mainte fois au cours de la nuit... Elle écoute à présent ces chansons, toutes gorgées d'un interdit de pulsion caverneuse, à la limite du *ta da di tadada, soto voce*, d'autant plus freudonné que viscéral, voix grasseyante, grave, épaisse, profonde, pulsar nocturne aussi bien énoncé dans les sifflantes que dans les gutturales. Elle pense à Cohen.

15 Septembre

Journée de merde catastrophique : Zinaïda ne peut dire que cela avec cette pluie qui *ravache*, comme ils disent ici, cette pluie de vaches, de culs mouillés bénis de merde, cette pluie déjà là de toute éternité, cette pluie qui est la bêtise même, ignare, qui dévaste tout, qui annule toute histoire (dont les vestiges ne luisent qu'au soleil, quand cette pisse les rend navrants) et qui va si bien avec les protestants, les résidus d'Allemands d'ici qui coulent dans le béton les moindres ruines du patrimoine. Elle est partie ce matin tôt sous le déluge qui l'a faite cauchemarder toute la nuit à cause de son vacarme sur les tôles du chalet, et ce soir d'en bas de la vallée déjà sous les bourrasques elle imaginait cela encore pire ; elle voyait ces grosses outres prêtes à se répandre ici sur les hauteurs et c'était bien ça ! Ça n'a vraiment rien de judicieux cet acharnement de gadoue, de prés entiers dont la glaise s'effondre et tombe en contrebas, ces canalisations bouchées, ces buses butées, bourrées de feuillasses et gravats, niaises. On est à partir de cette saison dans l'entonnoir de merde qui caractérise ce pays ; non vraiment rien d'exotique, aucun appel lointain, rien que la chute, l'aspiration haineuse à la chute, cette succion de chiotte, la tête enfoncée dans le cul, et toujours plus loin dans les méandres béants de l'Intestin du Diable, voilà leur vision de l'Oroboros. Tu parles d'un Éternel Retour ! C'est sans doute parce que c'est lié à la misère, l'incertitude de l'abri à cause des nombreuses gouttières qu'elle a toujours connue étant

petite, la menace d'écroûlement des poutres pourries et du toit rafistolé, les lézardes des murs, l'impossibilité de se chauffer et la nécessité de se coucher dans des draps glacés d'humidité au milieu des dizaines de bassines et de casseroles tintantes, les infiltrations par les fenêtres qui finissent par imbiber le matelas... Pierre, le voisin du Jura, ce con pédophile qui nomme sa pine son "bédiot" et qui vend ses pommes "naturelles" à travers les vallées comme la sorcière de Blanche-Neige, dit qu'il adore la pluie ! Pas étonnant pour un cerveau pervers dont la cruauté a fienté vers la mauvaise conscience.

18 Septembre

Pour Zinaïda les sous-bois sont clairs comme s'il n'avait pas plu ; retour de la sécheresse, endroits ménagés de la saison précédente avec toutes ses fougères brûlées de soleil, ses arbousiers vivaces, ses ronces drues, exaspérantes.

26 Septembre

Toujours le bénéfice d'une nature extrêmement reposée parmi les lignes obliques de recrudescence des champignons sur les pentes. Zinaïda voudrait bien clore l'année là, si ce n'était pas méconnaître le génie de la neige. Elle a reçu une information sur les "blastomes de Zacharias", ces monstruosités qui sont poussées sur les avant-bras de ceux du groupe ; le nom vient du violoniste Helmut Zacharias, le premier à avoir eu cette maladie : on avait cru que cela venait du frottement du violon. Elle pense au "*Zudiome correct proutant la lèpre herbue des prés*" du poème de Nicolas, aux quelques obscénités comme *Tu Débordés, Valmore* qu'ils a écrites en hypokhâgne cette année, et aux miriltonades avec Nany et Jean-Claude.

Elle veut dire le grand bonheur du jour d'automne, surplus cardiaque comme l'immense nuage gris cumulus doux irradiant d'or qui se précipite au coucher, somme de bien-être, d'aise, de bonheur frugal... elle ne sait comment dire ; qui lui a fait oublier l'ignominieuse aventure, qui concentre à la fin du jour la quantité heureuse de bonheur de la nuit dernière et qui a "tenu" jusqu'à présent sans discontinuer, sans accroc affreux, jusqu'à gagner dans la nuit qui vient, ce bonheur qui était moins logé dans le contenu du rêve que dans les détails savoureux où elle se repliait, refuge clignotant précédant la nomination mais dont elle a gardé la joie dans tout le corps tout le jour, l'aura, l'enchantement, immensité d'un bénéfice qu'el-

le aurait sans doute voulu faire fructifier davantage jusqu'à faire totalement disparaître ce qui s'était passé. Aura-t-elle eu la journée du prote qui range des valises typographiques comme l'Idiot de la rue Sens que connaît Nicolaï, au lieu de se concentrer sur le texte ? Pas sûr... L'explication n'est pas forcément plus exaltante que les plicatures vibratoires ; le cœur, les poumons le disent : chemin trop connu pour y parvenir jusqu'à présent ; les organes veulent des sentiers de traverse, une nouvelle fatigue.

27 Septembre

Zinaïda dit : "La parole liquide comme la pluie ; ma parole aussi abondante, aussi lassante dans ce froid aujourd'hui d'automne, avec les gibouliées, la nuit dernière plus froide, les brumes opaques, les derniers colchiques mauves. Je ne vois que des loques à présent, des *loques loquaces* (et chez Nicolas ?)."

Les feuilles de pêchers et de noyers luisent avec un éclat tranchant ; les verts sont véritablement passés à présent, teintés de gris, de jaune, de roux, à peine de doré ; mais tout cela est tranchant acide. L'humidité arrive comme une plaque froide au front, une tuile non cuite imbibée creuse se galbant sur le crâne.

31 Octobre

Marguerite, cette jeune femme que Zinaïda avait déjà rencontrée à l'Asile et qui s'occupait bien de "l'Ogresse", est venue leur parler de l'Été Indien, des après-midi fructiphores ; elle leur dit que ça va cesser dès demain, aussitôt, comme ça, avec les Morts ; en attendant elle leur parle des traits roses au couchant sur des nuages bleu ferreux, de cette femme qui avait planté dans son jardin autant d'arbres colorés que d'enfants morts : trois legerstromias d'un rose tendre, deux plumbagos au bleu saturé coeruleen de porcelaine de Tiepolo (toujours les mêmes), deux

Elle leur dit qu'enfant à leur âge elle venait parfois sur les digues obscures observer avec d'autres gens du village les inondations du Mékong aux neuf dragons déchaînés en contrebas des arbres aux troncs fissurés cartographiques encore verts, crues qui dévastaient les maisons pauvres des agriculteurs jusqu'au toit et d'où ils essayaient de sauver péniblement d'immondes imitations de commodes vernies qu'ils extrayaient de la boue, en bottes.

L'ombre des arbres était d'une extrême douceur sur la paroi de briques

rose effrité pâle d'une sorte de coopérative fruitière qui était là, sur la digue. Leur croissance était tellement rapide qu'on a vu des notables indo-chinois laisser leur voiture au bord de la forêt le matin et ne pouvoir la reprendre le soir : un arbre avait poussé devant et l'avait emportée dans les airs !

Elle leur dit aussi que le soir elle écoutait souvent le groupe de Dave Lambert avec Charlie Parker en observant dans le miroir de sa chambre la porte bleue d'une immense villa derrière la sienne reflétée à travers la fenêtre ouverte. L'arcade de cette porte bleue avec une lumière dorée était au sommet d'une volée de grandes marches de pierre blanche, au-delà d'un portique également de pierre et d'une grande allée de magnolias touffue, vernissée, sombre, disparaissant plus loin que le tain du miroir, éclairée rarement par les phares de quelques voitures.

Elle avait depuis son lit dans l'ombre et la musique de jazz observer les groupes surprenants qui pénétraient cette arcade, rendus plus mystérieux et chaotiques par l'inversion, pénétrant à reculons dans le temps. Un homme en costume blanc escalade et disparaît d'un coup, une femme se perd dans l'ombre des magnolias sur la gauche. Il semblait qu'il y ait eu une fontaine sous les arbres, mais on ne la voit plus.

Après le 10 Novembre

Nicolas dit que Tolstoï c'est le premier appel des multitudes, préparation de la Révolution ; ceux qui écrivent "Sans ton amour la Russie n'existerait pas" sont ceux qui vont faire la Révolution d'Octobre. Pas grand-chose à voir avec la Première Guerre Mondiale ; c'en est l'opposé. Il dit aussi que c'est un subterfuge de l'Oncle que cette simpliste idée de passage d'un témoin... il s'agit de bien d'autre chose que de cette mauvaise bonne intention.

21 Novembre

O les téléphones de l'infélicité pour Zinaïda, le retour de nuit en novembre, les freins, la conduite auprès de l'Hôpital, la si terrible navrante affreuse mauvaise journée ! Les aquarelles qu'on écluse, le rappel de Roche après Charleville (elle mange très tôt en compagnie de sa mère). Toutes les mauvaises langues sur son père et la détestation de la Turquie, puis l'appartement prévu en location ; sa haine des Suisses, écoeurée et découragée. Elle veut dormir ; Nicolas la rappellera demain ; il lui parle de

Godard, de Lausanne, Corot et Xavier Roussel, de Zürich surtout et des enrichis de la soie, du fond Giacometti, ses peintures, ses lithographies, de Joyce et de ses ratages. Il la rappelle peu après de la poste pour l'envoi de *L'Attrape-Cœurs* ; il la rassure à propos de son père. Elle est triste pour le week-end qu'elle prévoit sinistre, s'ennuie. "Pourquoi tu ne viens pas plus tôt alors qu'ensuite je travaillerai et qu'on ne se verra que le soir ?"

26 Novembre

Zinaïda fait des crêpes. Nicolas lui dit qu'elle n'est pas orpheline, même si elle a été abandonnée ; avec sa mère internée et son père renvoyé à l'étranger par le rejet de toute la famille (sauf Mémé). Il lui dit qu'il ne l'appellera plus. Auparavant il a noté dans son télégramme à la fin : *Terminé*. Mais en majuscules et sans accent elle a cru : *TERMINE !* Elle répond qu'elle ne veut pas. Elle lui parle encore du "fils de famille" avec son écurie plein aux as déjà vieux et chauve qui fait du mauvais Hemingway ; son père a une concession de voitures américaines ; il lui a dit que pour une brique il accepterait de faire le gigolo ; et elle, quel est son prix ? Il laisse sonner, sonner, sonner, le soir, sonner la douleur enfantine d'apocalypse, sonner les messages désespérés dans la nuit, l'horreur à vif, dans une atroce solitude digne de la phtisiologie de Cœlius Aurélianus.

30 Novembre

Elle devient folle, elle lui demande de lui dire où il était hier ; elle craignait pour lui. Son cœur bat tellement fort dans sa poitrine et lui fait si mal. "J'ai toujours mal au même moment de l'année. Katharina on l'a torturée en refusant de lui soigner son cancer, sa tumeur. La chance de ma vie c'est de t'avoir trouvé." Il lui donne l'idée d'une galerie "underground", centrée sur les vampires, etc.

1er Décembre

C'est une terrible épreuve que cette visite. Au rez-de-chaussée il y a de la mousse comme une lèpre sur les murs. « Regarde si ma jupe de soie jaune est froissée ! Si elle ne l'est pas, je la porterai avec ma blouse turquoise et une broche de violettes artificielles. Tu devrais partir, ma fille, dans le Nord. Profites-en ! » Dans la télé de l'Asile ils regardent Boulevard du Crépuscule. Œil-de-Lynx et l'ancien mari devenu portier. L'éclairage soudain hideux de la vieillesse : "Attendez ! Qu'on vous voie un peu !" Reprise de la virilité à la base du biceps crural. "C'était une erreur. Notre

numéro doit être proche de la fourrière. On était encore à la recherche d'un dieu perdu." La fille qui écrit le scénario d'amour avec lui le vit en même temps. "Un dieu ou un chien, c'est un peu la même chose."

« C'est pour toi !

— Non. Raccroche. »

Elle la conduit à la salle de bains avec les infirmiers ; vapeur en brouillard sur les nickels collectifs ; de l'éponge d'eau froide s'exprime tout à coup une giclée brûlante accumulée au secret de quelques bronchioles par le jet précédent d'eau chaude. Zinaïda se demande pourquoi cette insistance à partir en roulotte puis à présent son intention de partir le premier, en "exploration" ? Elle sait qu'il a parlé du "fils-de-famille" avec Bernardine-Lunettes et que celle-ci lui a expliqué combien Zinaïda n'était plus maîtresse d'elle dès qu'elle avait bu et fumé surtout. "À la limite je préfère partir seule, pour prévenir tout abandon. Ça serait trop horrible, de la part de Nicolas."